

10  
DÉPARTEMENT DE LA SEINE.

---

RECUEIL  
DES DISCOURS

PRONONCÉS

A LA RENTRÉE DES ÉCOLES CENTRALES  
DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE.



De l'Imprimerie de BALLARD, Imprimeur du  
Département, rue des Mathurins.

---

AN. VIII.



---

## E X T R A I T

---

Du Registre des Délibérations de l'Administration  
centrale du Département de la Seine.

*Séance extraordinaire du premier Brumaire , an 8  
de la République française.*

### RENTRÉE DES ÉCOLES CENTRALES.

L'ADMINISTRATION centrale du Département de la Seine , ayant célébré aujourd'hui , dans l'Édifice ci-devant dit de l'Oratoire , la rentrée des Écoles centrales ;

Considérant que les discours prononcés à cette occasion ont mérité l'approbation de tous les amis des sciences et de la philosophie , et que les sentimens républicains qui y sont exprimés doivent être propagés ;

Où le commissaire du Directoire exécutif ;

ARRÊTE que ces discours seront imprimés au nombre de 700 exemplaires , pour être distribués aux Administrations municipales et aux professeurs des Écoles centrales.

*Signé LE COUTEULX , président ; SABATIER , SAUZAY ,  
DAVOUS , GUINEBAUD , Administrateurs.*

*RÉAL , commissaire du Directoire exécutif.  
HOUDÉYER , secrétaire en chef.*

---



---

# DISCOURS

Prononcé par le Cit. LE COUTEULX,  
président de l'Administration centrale  
du Département de la Seine.

---

CITOYENS,

POUVOIT-ELLE souvrir sous de plus brillans et plus favorables auspices, cette année qui appelle la jeunesse républicaine à de nouveaux travaux, à de nouveaux efforts, et, sans doute, aussi à de nouveaux succès ! Quelle suite de prospérités inouïes vient de couronner enfin la valeur indomptée de nos intrépides Défenseurs, et les longs et pénibles sacrifices de tous les Républicains ! Le nuage effrayant et sombre, qui naguères sembloit envelopper la France, s'est dissipé tout-à-coup, et l'a montrée à l'univers surpris, plus grande



et plus glorieuse que jamais. Graces vous soient rendues, héros dignes de la liberté, dignes de la cause sacrée que vous aviez à soutenir !

Quel plus grand et plus mémorable exemple pouvois-je vous offrir, jeunes Républicains ! quel texte plus approprié au sujet qui nous rassemble ! quoi de plus propre à vous convaincre de l'ascendant des lumières sur l'ignorance, de la civilisation sur la barbarie ? car il ne faut pas se le dissimuler, nous avons eu à combattre des ennemis nombreux qui ne manquoient ni de bravoure dans les dangers, ni de constance dans les travaux ; à quoi donc avons-nous dû les succès éclatans et incroyables qui couronnent de toutes parts les armes de la République ? à la majesté imposante de la cause que nous défendons ; à la supériorité des lumières, à l'enthousiasme qui embrâse nécessairement les cœurs que le feu sacré de la liberté a une fois pénétrés. La seule idée de voir le sol français, cet unique et dernier asyle de la grandeur et de la dignité humaine, envahi par les barbares, enflamment nos soldats d'une sainte indignation ; et, malgré l'infériorité de leur nombre, en dépit de la férocité de leurs adversaires, ils ont vaincu ces esclaves qui n'étoient retenus que par une servile obéissance, ou par la terreur des supplices.

Telle est la distance incommensurable qui sépare l'homme éclairé, dont la raison est cultivée,



de l'être avili qu'un aveugle instinct élève à peine au-dessus de la brute : tel est le triomphe de cette philosophie sublime qui, la première, osa proclamer les droits des humains, et les faire retentir à l'oreille effrayée de ceux qui se disoient insolemment les maîtres du monde. Aussi, tandis que les partisans de la tyrannie font tous leurs efforts pour étouffer la raison humaine sous le double joug du despotisme et de la superstition, les lois de la France régénérée appellent de toutes parts les peuples à la lumière, multiplient les moyens d'instruction, en épurent les sources, animent par la voix des magistrats la jeunesse au travail, l'encouragent dans ses efforts, la récompensent dans ses succès.

Élevez-vous donc à la hauteur des brillantes destinées que tout vous annonce, jeunes citoyens qui m'écoutez ; dociles à la voix des maîtres habiles auxquels la patrie vous a confiés, rendez-vous dignes de la servir un jour, chacun dans le poste qu'elle vous aura assigné. A l'ombre des lauriers cueillis par nos invincibles armées, cultivez ces arts bienfaiteurs qui adoucissent et réparent les maux inévitables de la guerre ; mais n'oubliez jamais que la vertu est le plus solide appui des Républiques, et que l'instruction seule produit de véritables vertus, non pas en étouffant indistinctement toutes les passions que la nature a mises



dans le cœur des hommes ; au contraire, elle exhorte celles qui ont un principe généreux ; mais elle éclaire de tant de lumière les passions viles et méprisables, qu'elle les rend presque honteuses d'elles-mêmes. En un mot, les connoissances diverses que vous allez cultiver, doivent toutes se rattacher à une science commune à tous les hommes, et indispensables aux républicains ; je veux dire la science de la morale, dont les bases éternelles et indestructibles sont la justice et la vérité. La justice qui règle et détermine nos devoirs envers nos semblables, en sorte que celui qui ose y porter atteinte, se déclare, pour ainsi dire, en état de guerre contre la société toute entière. La vérité, qui est, en quelque manière l'élément naturel de l'esprit humain dans sa pureté native, en sorte que par-tout où elle est rejetée ou méconnue, il y a lieu de supposer une dégradation morale ou intellectuelle.

Tels ont été les sentimens et les principes de conduite de tous les Républicains qui se sont signalés par leur dévouement à la patrie, soit dans le sénat, soit dans les armées. Il a été le modèle de toutes les vertus républicaines, ce héros dont le nom immortel retentira jusque dans la postérité la plus reculée, et dont la valeur avoit délivré de ses tyrans cette Italie que l'on peut, à juste titre, appeler la terre classique de la liberté. En vain la



calomnie et la malveillance se plaisoient à accréditer le bruit de sa défaite et de la perte des braves qu'il commandoit; nous l'avons vu s'avancer des contrées de l'Orient, vainqueur du stupide et féroce musulman, traverser avec intrépidité les mers couvertes des flottes de nos ennemis, et voilà qu'il vient, par sa présence, nous donner un gage assuré de nouveaux triomphes et du salut de la République. ---- Il est vertueux aussi, et digne de tous nos hommages, ce jeune héros qui, après s'être immortalisé comme général dans la guerre précédente, n'a pas dédaigné de combattre dans les rangs, et qui, deux fois le sauveur de la brave armée d'Italie, a porté la grandeur d'ame jusqu'à immoler sa gloire au bien public : mais elle reçoit un nouveau lustre de ce généreux sacrifice.

Et toi aussi, tu fus grand et vertueux, respectable Baudin ! toi, dont le cœur brûlant pour la patrie n'a pu résister à l'émotion profonde que lui fit éprouver la nouvelle des triomphes multipliés de la République ; dont la mort a porté le deuil dans l'ame de tous les amis de la liberté. C'est à ta raison cultivée par des études sérieuses, c'est à ton esprit orné des plus précieuses et des plus solides connoissances, que tu dus cet ascendant, cette sage et courageuse éloquence qui forçoit à l'admiration, ou du moins à l'estime, ceux dont tes opinions, toujours dictées par l'amour de la



justice et de l'humanité , choquoient les passions ou les intérêts. ---- Ombre généreuse ! reçois ici l'hommage sincère de celui qui s'honore d'avoir été ton collègue et ton ami.

Voilà , jeunes Républicains , les modèles que vous devez vous proposer d'imiter. Dans ce jour solennel qui nous a réunis , vos magistrats se borneront à vous présenter vos devoirs sous le rapport de la patrie que vous devez honorer et servir. C'est aux hommes de génie qui ont étendu le domaine des sciences et aggrandi la sphère des connoissances humaines ; c'est à ceux qui se sont si généreusement consacrés à votre instruction , qu'il appartient de vous entretenir dignement des objets particuliers dont vous aurez à vous occuper dans le cours de cette année. La révolution a ouvert à l'esprit humain une carrière de perfectionnement dont l'imagination même ne sauroit atteindre les limites ; et cette première et puissante impulsion , donnée au génie dans tous les genres , c'est la paix qui doit la régulariser. ---- La paix !... à ce mot , tous vos cœurs ont tressailli... Oui , citoyens , nous aurons la paix , mais une paix glorieuse , durable , digne enfin d'un peuple libre , et telle que nous devons l'attendre de la sage philanthropie des premiers magistrats de la République , et de la valeur presque fabuleuse de nos guerriers.

Rassurez-vous , braves habitans de l'Helvétie ,



les pas des barbares du Nord ne souilleront pas long-tems la terre de Guillaume Tell, et leur féroce et odieux conducteur n'y paroîtra que pour s'enfuir couvert de honte, emportant dans son cœur une rage impuissante. Les Français combattent avec vous, et le favori de la victoire conduit leurs phalanges victorieuses.

Non, l'avare et perfide Anglais, ne s'emparera point de vos villes et des fruits de votre industrie, généreux Bataves; bientôt vous aurez vu ces orgueilleux insulaires reculer, glacés d'épouvante, devant la valeur française réunie à la vôtre, trop heureux d'aller cacher leur ignominie dans les vaisseaux qui les ont apportés, et de s'enfuir chargés de l'exécration et du mépris même de leurs barbares alliés.

Pour nous, satisfaits d'avoir assis notre indépendance sur une base désormais inébranlable, instruits par l'expérience des siècles passés, nous ne nous laisserons point entraîner à un vain enthousiasme de conquêtes; plus grands, plus généreux que les anciens Romains, nous aurons vaincu Carthage; mais nous n'aspirerons point à la détruire. Nous reconnoîtrons cette vérité éternelle, fondée sur la nature même des choses, que tout peuple qui veut avoir des esclaves, ne sera jamais digne de la liberté.--Eh, pouvons-nous mieux nous venger de la fureur insensée des despotes qui avoient



osé rêver notre ruine, qu'en les abandonnant au cours inévitable de la destinée qui les poursuit ? Plus nous nous occuperons à fonder notre félicité intérieure sur les principes de la justice et de la sagesse, et plus ce grand exemple, parlant à tous les peuples avec toute la force de la nature et de la vérité, les invitera à partager le même bonheur ; plus la chute des tyrans sera rapide ; plus l'univers marchera à grands pas vers son affranchissement.





---

# DISCOURS

PRONONCÉ

Par le citoyen Joseph-Alphonse DUMAS,

*Professeur de Belles-Lettres , à l'Ecole  
centrale des Quatre - Nations.*

---

CITOYENS,

LES peuples esclaves n'ont ni écoles ni lycées. Ils sont parvenus au dernier terme de leur instruction, quand ils savent se prosterner devant leur maître, attendre un signe et obéir. Les sciences



sont l'aliment des peuples libres. Ils ont besoin de connoître , parce qu'ils ont et la volonté et le pouvoir d'agir. Le développement de leurs forces n'amène qu'un choc terrible, s'il s'opère sans règle et en l'absence des lumières. Dans cette lutte immortelle où les Français , s'élevant au plus haut degré de l'énergie humaine , ont secoué leur antique servitude , tout ce qui s'est fait de grand , de beau , de juste , est l'ouvrage du savoir , du génie , de la raison. Une ignorance brutale et féroce a servi de guide ou d'instrument à ces nuées de barbares , qui , à travers le pillage , les proscriptions , les assassinats , ont préparé de si hideux supplémens aux annales du crime. Que le savoir , le génie , la raison , ces artisans infatigables du perfectionnement social , reçoivent donc nos perpétuels hommages , et acquièrent chaque jour plus de grandeur , de force et d'éclat. Hardis dans leurs conceptions , mais sages dans leurs mesures , à la puissance qui crée , ils joignent la puissance qui conserve ; et semblables à l'intelligence universelle dont ils émanent , ils meuvent , ordonnent et vivifient.

Tels sont les idées , les sentimens , les vœux , que la rentrée des écoles publiques inspire naturellement à l'observateur philosophe qui lie les destinées de l'homme à sa culture intellectuelle , qui le voit fort ou foible , généreux ou vil , libre



ou serf , empreint de majesté , ou portant des signes honteux de dégradation , selon que ces belles et éminentes facultés de l'entendement se développent et croissent , à l'aide d'un exercice méthodique , varié , libéral , ou s'altèrent et meurent dans un stupide engourdissement. C'est en brisant le ressort de l'instruction , c'est parmi les ruines des monumens consacrés aux sciences , aux lettres et aux arts , que les dominateurs , ivres de sang , dont le joug s'est appesanti sur nos têtes d'une manière si désastreuse , creusoient les fondemens de leur monstrueux pouvoir. A l'exemple des Sauvages dont parle Rousseau , qui appliquent des ais sur les tempes de leurs enfans pour conserver leur imbécillité originelle , ils soulevoient le poids entier de leurs forces pour étouffer , dans la génération qui s'élève , tous les germes de la pensée. Le moment de leur chute est devenu le signal du rappel et de la restauration des études. Le génie du bien a prévalu , et du milieu de ce chaos où ils avoient plongé et comme enseveli les lois , les mœurs , les lumières , le goût , sont sorties , par une espèce de prodige , et à la gloire de l'esprit humain , plusieurs créations qui doivent maintenir ses conquêtes et lui imprimer une nouvelle audace.

Je m'interdis à regret les éloges que réclament ces divers établissemens. Ma tâche se borne à vous présenter quelques observations sur celui qui a



pour objet l'enseignement de la partie élémentaire de nos connoissances.

Il existe dans l'homme un principe de haine , et, en quelque sorte , un mouvement répulsif pour toute institution qui n'est point conforme à ce qu'il a vu d'abord établi. Cette cause qui arrête les progrès de tout genre , exerce son influence , avec une énergie particulière , sur le système de l'instruction. Un père souffre impatiemment que son fils suive un plan d'études , qui n'a pas été le sien , dût l'élève , par le nouveau mode , apprendre davantage , plus vîte et mieux. C'est en s'appuyant sur cette disposition vicieuse , je dirois presque , sur cette erreur de la nature ; c'est en ralliant autour d'elle mille autres sentimens trop pénibles à développer , que les ennemis de la République , qui étoient , en cette occasion , ceux de l'humanité , ont dirigé leurs coups , tantôt sourds , tantôt éclatans , contre l'existence , à peine ébauchée , des écoles centrales ; espérant les frapper de nullité , au moment même où une jeunesse studieuse , victime du plus funeste abandon , alloit recueillir leurs premiers bienfaits. Cette nouvelle subversion n'a pu s'opérer. La surveillance des magistrats , le zèle du jury , la confiance des citoyens éclairés , l'émulation des élèves , le dévouement des professeurs , ont triomphé des manœuvres de



la perversité , des clameurs de l'ignorance , des sophismes de la déraison , de l'aspérité des circonstances , du besoin dévorant des armées ; et trois ans d'épreuve , marqués par des succès toujours croissans , ne laissent plus d'autre vœu à former , pour voir couvrir de splendeur ces ateliers des premiers travaux de l'intelligence , que le vœu général et hautement prononcé pour le retour d'une paix , cimentée d'avance par tant de larmes et de sang , que déjà la victoire , un moment fatiguée , ombrage de ses aîles , en reprenant sa course , qui peut seule verser la guérison sur les blessures du corps politique , et qui doit tout affermir et tout perfectionner.

Plusieurs de mes collègues , dans de semblables solennités , ont présenté , sous un jour lumineux , le tableau des différens cours qui composent l'année scolaire ; celui de leur distribution , de leur enchaînement , de la méthode qu'on y observe. Je ne toucherai pas à ces détails , par ménagement pour l'attention , qui n'aime point à se reporter sur ce qu'elle a une fois saisi. Je vais tenter seulement de donner un aperçu de l'esprit général du nouvel enseignement et des principaux effets qui doivent en résulter.

Plus la sphère de nos connoissances s'agrandit , plus les rapports de l'une à l'autre nous frappent. Nous voyons s'effacer peu à peu les limites ar-



tificielles qui les séparent, et le domaine de la pensée nous paroît un, comme le théâtre magnifique de la nature. Quelques hommes, insatiables de savoir, mais pleins de sagacité et de génie, à l'exemple de l'illustre Verulam, parcourent toutes les lignes de communication, étudient tout, pénètrent tout, éclairent et fécondent tout; ils sont l'honneur de la race humaine, et comme les géans du monde intellectuel. D'autres en foule, plongés dans les ténèbres de l'ignorance et presque stupides, n'observent, ne comparent, ne distinguent, n'imaginent rien. Jouets d'une impulsion machinale, ils semblent n'avoir d'attribut humain que l'organe de la parole. Entre ces deux extrêmes s'élève ou s'abaisse l'échelle des divers entendemens. C'est à grossir le nombre des individus qui se rapprochent de degrés en degrés du premier terme, que doivent tendre tous les moyens de culture, tous les plans, tous les genres, toutes les méthodes d'instruction. Rien ne s'enseigne collectivement; il faut diviser, circonscrire, graduer, mais non, isoler, concentrer, soustraire. Le vice principal des anciens collèges avoit sa racine dans l'étude exclusive du latin, car je compte pour peu celle du grec qui n'étoit point généralement cultivé, et pour rien, ces simulacres de documens philosophiques, fardeau contagieux que la raison ne pouvoit trop promptement secouer, si elle vouloit suivre le progrès des lumières,



lumières , et ne pas subir le déshonneur de rester nue ou de vêtir encore quelques lambeaux de la dépouille des cloîtres , au milieu des richesses accumulées par les travaux et la constance des sages (\*).

---

(\*) Ce passage un peu dur , mais d'une vérité hors d'atteinte , si on se reporte à un certain nombre d'années antérieures à l'époque de la destruction des collèges , ne s'applique qu'à demi , principalement , peut-être même , seulement pour Paris , au dernier période de leur existence. Telle a été , vers le milieu du siècle , l'impulsion des lumières , qu'insensiblement et de proche en proche elles ont pénétré par-tout ; mais , il faut le dire , elles ne se sont introduites à la longue dans quelques asyles de l'étude , que furtivement , avec lutte , sans rien changer aux vieilles maximes et à la marche générale de l'enseignement. Je laisserai parler , sur ce sujet , un philosophe dont l'autorité est d'un autre poids que la mienne. Voici comment s'exprime Condillac , après avoir reconnu l'opiniâtreté de la routine , le vide de l'instruction , et la nécessité où tout homme qui s'est distingué depuis le renouvellement des lettres , a été de recommencer ses études sur un nouveau plan. « Il y » a des sciences sur lesquelles nous avons de bons » livres pour nous instruire. Telles sont , par exemple ,



Certes, les belles langues de Rome et d'Athènes méritent un rang distingué dans l'enseignement national. La première étincelle de goût, qui, après une nuit profonde a éclairé l'Europe, est sortie de leur sein. Nous leur devons le perfectionnement de ce jargon barbare, composé de

---

» celles que nous comprenons sous le nom de ma-  
 » thématiques. Or, on ne les enseigne pas dans nos  
 » collèges, ou du moins si quelques professeurs en  
 » donnent des leçons, il n'y a pas long-tems, ils  
 » s'écartent en cela du plan généralement recu; ils  
 » n'oseroient s'étendre sur un sujet qui n'est pas entré  
 » dans la première institution des universités; ils n'en  
 » ont pas même le loisir, car il ne leur est pas permis  
 » de ne pas enseigner ce que les autres enseignent;  
 » et on ne tolère leurs leçons sur des objets utiles,  
 » qu'à condition qu'ils n'oublieront pas les choses  
 » frivoles qu'on ne veut pas perdre. Il faut savoir  
 » gré à ces professeurs d'avoir profité des livres que  
 » leurs confrères n'ont pas faits. C'est à eux que les  
 » écoles ont l'obligation d'être moins mauvaises qu'elles  
 » ne l'ont été; et elles seroient encore meilleures  
 » aujourd'hui, si ces bons esprits avoient été les  
 » maîtres de faire leurs leçons sur des sujets à leur  
 » choix, et avec la méthode qu'ils auroient voulu.



fragmens et de ruines , qui , par laps de tems , et à force de lime , d'infructueux essais , d'imitations , d'abord sauvages et gothiques , bientôt correctes et pures , est devenu , sous la main toute puissante du génie , un des idiomes les plus polis et les plus nets , à l'usage des peuples modernes , le seul consacré par une adoption générale , et dont les chef-d'œuvres , reconnus classiques , balancent le plus souvent et surpassent quelquefois les grands modèles de cette vénérable antiquité. Avec l'art d'écrire , elles nous ont enseigné l'art de penser , soumis ensuite à des procédés plus exacts. Elles ont jeté de longue main , à l'insu et contre le vœu de la puissance publique , des semences d'idées fortes et libérales. Elles ont ouvert à l'érudit un champ , qui , loin de s'épuiser , semble se renouveler et se rajeunir en quelque sorte , depuis que le flambeau de la critique y secoue , entre ses mains , la lumière et la vie. Si le savant , le philosophe , le politique , n'ont plus rien d'utile ou de neuf à tirer de ces mines fécondes , pour la partie théo-

---

» Si les meilleurs professeurs sont réduits à n'en-  
 » seigner que superficiellement les sciences sur les-  
 » quelles nous avons de bons livres élémentaires , on  
 » peut bien juger qu'ils n'ont pas imaginé d'enseigner  
 » celles sur lesquelles nous n'en avons pas ».



rique de leurs travaux, ils peuvent encore y recueillir des fragmens précieux, ils peuvent y descendre pour combiner diverses origines, et s'affermir dans le dessein généreux de donner à la raison une assiette inébranlable, par le spectacle du mouvement continu des vérités et des erreurs qui se croisent et filtrent les unes au travers des autres. Quant au poète, à l'orateur, à l'écrivain dont le cœur et l'imagination s'enflamment, qui brûle d'émouvoir ou de peindre, c'est là, c'est sur ce sol natal, qu'il apprend à déployer sa vigueur, que ses conceptions deviennent hardies, ses sentimens énergiques et francs, son langage élevé, sonore, plein de couleur, de mouvement et de vie. Le naturel, le simple, le beau, qui éclatent sur chaque monument, et en couvrent les taches, y tiennent dans un ravissement continuel celui même que l'enthousiasme ne frappe point de son élans; et devant cette impérissable pudeur de style, tombent et s'enfoncent dans l'oubli la vaine parure et la pompe ambitieuse du raffinement mal-adroit et de l'impuissante médiocrité.

Voilà l'esquisse très-incomplète des bienfaits et des charmes de la littérature grecque et latine. Qui oseroit retrancher de l'instruction les Rudimens de leurs langues? Mais l'étude élémentaire d'une branche quelconque des connoissances hu-



maines, doit-elle user toute l'ardeur du jeune âge? Cette turbulence, tant de mobilité, de souplesse, des perceptions si promptes, une mémoire si active, une imagination si fraîche, une raison si ductile, iront-elles s'alanguir et s'emboîter dans un cercle d'idées similaires? Celui que rebutent les premières aspérités de la syntaxe, du calcul, ou de tel autre genre d'exercice intellectuel, sera-t-il condamné à demeurer oisif? Ce livre immense, ouvert de tous côtés, à toute heure, et pour tous, ne sauroit-il offrir à sa curiosité quelques pages qui la captivent? Tel n'est point le sentiment de Bacon, du Plin moderne, de Rousseau même, qui, par un grand nombre d'idées saines répandues dans *Émile*, et la réclamation solennelle du *Contrat social*, a expié son système contempteur des sciences et des lettres. Ces hommes supérieurs, et quelques autres de la même trempe, veulent que les organes neufs de l'adolescence conservent leur jeu naturel, qu'ils soient tous interrogés, avertis, que le goût, le talent, se décèlent à la saveur de l'aliment qui leur est propre, comme l'ardeur belliqueuse d'Achille à l'aspect d'un glaive. Ils pensent que la variété sauve du dégoût, assouplit l'entendement, lui donne du ressort, de la vélocité, le façonne à une manière de voir étendue. On redoute le poids, la confusion des matières.



Le poids ? Mais chaque élève connoît bientôt la mesure de ses forces , et ne va point au-delà. La confusion ? Rien n'est confus lorsque tout est mis à sa place , et c'est là l'ouvrage des professeurs. Voyez l'enfant sous l'inspection de la nature , c'est-à-dire , soumis à l'impression des objets , et usant de ses facultés au gré de ses besoins : quel cours encyclopédique il embrasse (\*) ! Pétulant , affamé de connoître , il dévore et s'assimile tout ce qu'il voit , tout ce qu'il entend , tout ce qu'il touche. Les personnes , les choses , les mots , leurs rapports analogiques ou différentiels , il accumule , il dépose tout dans sa mémoire. Sans outils , sans machines , que ses membres flexibles et ses sens toujours éveillés , il tâtonne , s'oriente , corrige les déceptions de l'œil sur les rapports fidèles du tact ,

---

(\*) C'est , je crois , une observation du docteur Gregory , qui est à la portée de tout le monde et qui ne frappe personne , que *l'homme fait et acquiert plus dans les trois premières années de son enfance , que dans trente ans quelconques de tout le reste de sa vie*. Il y a dans cette remarque le germe d'un ouvrage très-philosophique , et qui pourroit être neuf , à beaucoup d'égards , après les traités de Locke et de Rousseau.



roidit ses foibles muscles , et soulève , à l'aide d'un bâton , une masse dont le poids est proportionnel au levier et à la force qui le meut. Une pièce de métal , un éclat de bois , une pierre , un flocon de laine , égaux en volume , lui donnent une idée de la pesanteur spécifique des corps. Ses pieds , ses mains , toujours en mouvement , l'instruisent de leur dureté , de leur mollesse , de leur fluidité. Le mur , la table , le banc , qu'il heurte dans sa course , le morceau de ciment qui se détache et tombe , l'éclairent , si non sur les lois , au moins sur les effets de leur choc , de leur action , et quelques contusions légères suffisent pour l'initier au calcul , et l'armer de prévoyance. Les observations morales ne lui sont même pas totalement étrangères ; les signes extérieurs le frappent. Le front ouvert et riant du sage l'attire. Prodigue envers lui d'innocentes caresses , il semble percer l'enveloppe qui couvre une ame aussi pure que la sienne. A la pâleur , à l'œil terne du méchant , aux traits convulsifs de la haine , de la fureur , il pressent les orages du cœur humain , et , comme le jeune Astianax , effrayé par les armes et le casque menaçant d'Hector , se rejette en arrière , et se cache dans le sein de sa nourrice , il s'éloigne brusquement , reprend ses jeux , et se réfugie dans son parfait quietisme et dans sa douce hilarité. Telle



est, en abrégé, l'histoire scientifique du premier âge. Cet être sagace, qui croît ainsi au milieu des découvertes, à qui chaque jour, chaque heure, chaque minute amène une idée nouvelle, et sur les objets les plus divers, perd-t-il tout-à-coup sa pres-  
tesse de sens, et, pour ainsi dire, sa porosité intellectuelle? devient-il obtus en devenant adulte? et les maîtres, les livres, les instrumens, les méthodes, ne peuvent-ils continuer l'ouvrage de sa muette institutrice?

Je crains de lasser; j'aurois pu suivre une marche plus directe; je crois cependant ne m'être point éloigné du but, et j'arrive aux conséquences, comme si j'avois posé les prémisses d'une manière rigoureuse.

Le système d'instruction élémentaire, adopté pour les écoles centrales, est le plus régulier et le plus complet qui ait encore été suivi, et loin que ses parties intégrantes soient trop multipliées, il présente quelques lacunes qui seront aisément remplies. Cet assemblage d'études diverses, et, en quelque manière, cet apprentissage général, mais non indivisible, est fondé sur la nature de l'esprit humain, qui, plein d'activité, jaloux de s'étendre, de développer ses forces, et d'atteindre à son plus haut période, demande à être cultivé tout entier; et qui, à cause de sa faiblesse, de son caractère on-



doyant , des goûts particuliers qui le dominant ,  
 demande aussi à pouvoir choisir tel ou tel genre  
 de culture. Il est fondé sur l'organisation de l'éta-  
 blissement social , qui renferme une infinité de  
 travaux et d'emplois , et qui exige , pour la bonne  
 confection des uns et la sage distribution des autres ,  
 que la race nouvelle , dépositaire des plus belles  
 espérances , reçoive le germe d'une infinité de con-  
 noissances et de talens. Il ne s'agit plus de voir en  
 raccourci et de n'oser sortir du moule de la routine.  
 Chaque élève doit emporter et emportera nécessai-  
 rement du premier labour donné à son intelligence ,  
 sa portion d'engrais et de fruits qui acheveront de  
 fermenter et de mûrir sous la main du travail et du  
 tems. Ici je romps le langage métaphorique , et je  
 demande que l'attention s'arrête moins à la masse  
 qu'à la pureté des connoissances au centre desquelles  
 il est enfin permis à la jeunesse de pénétrer , et à  
 l'état de perfectionnement , à la rectitude , à la  
 précision , à la simplicité des méthodes qui servent  
 à les lui transmettre. Le principal avantage d'une  
 instruction saine et bien ordonnée est de ne laisser  
 à celui qui la reçoit rien à oublier , rien à refaire.  
 Quelle que soit la portée de son esprit , il n'a besoin ,  
 pour aller en avant , que de marcher sur la même  
 ligne ; affranchi de ces pas rétrogrades , nécessaires  
 lorsqu'on a pris d'abord une fausse direction , il



met à profit chaque moment, et cette précieuse économie d'heures et de forces nous prépare peut-être, par siècle, un ou deux hommes supérieurs de plus, qui, obligés de refondre des matériaux défectueux, sans liaison, couverts de rouille, ne se fussent placés qu'au second rang. Elle nous prépare, à coup sûr, une multitude de bons esprits qui, n'ayant point assez d'énergie pour tenter la même opération d'une manière fructueuse, n'eussent été que des hommes incomplets et perdus dans la foule.

Pascal, entraîné vers les sciences naturelles, qui ont été un des principaux instrumens de sa gloire, mais subjugué par les idées religieuses, qui ont mis de si lourdes chaînes à son audace, craignoit qu'en s'occupant trop des premières, on ne finit par négliger tout le reste. Quelques lettrés, qui n'ont de commun avec ce vigoureux et profond génie qu'une foiblesse d'imagination qui leur montre continuellement un précipice à leurs côtés, s'effrayent aussi à l'aspect de l'extension que prennent ces connoissances si fécondes en applications usuelles et de l'espace qu'elles occupent dans l'enseignement public; ils vont même jusqu'à redouter le choc des discussions morales et politiques, et le règne du calcul et du raisonnement leur paroît une époque désastreuse pour l'empire



du talent et du goût. Le véritable littérateur sourit du zèle désintéressé qui les anime , mais soutenu par le sentiment de ses forces , il ne partage point leurs chimériques alarmes ; il n'a peur que des écrivains médiocres. Il voit son domaine s'accroître , à mesure que l'horizon des lumières s'étend ; il se rappelle qu'un moderne illustre compare le génie du plus ancien et du plus grand des poètes à *un astre qui attire en son tourbillon tout ce qu'il trouve à la portée de ses mouvemens*. Cette belle image convient , dans tous les tems , à l'homme destiné à s'ouvrir les hauteurs de la renommée littéraire ; plus il sait , plus on sait autour de lui , plus il s'élève. Quelle idée étroite et fausse , auroit de l'art d'écrire , celui qui , le bornant à quelques peintures usées , n'y verroit que le talent presque mécanique d'arrondir une période et de flatter l'oreille par le choix et le mélange des sons ; qui croiroit pouvoir le dispenser de porter des émotions au cœur , et des lumières à l'esprit ! Cet art merveilleux , qui se compose d'élémens si déliés et d'impressions si fugitives , s'enrichit de tous les progrès ; il tient au corps entier de la science humaine dont il est la parure et le complément. Comme elle , il vit d'observations fines , d'apperçus neufs , de combinaisons variées , étendues , précises , de grands



résultats. Comme elle, il s'appuie d'un côté sur les faits, et de l'autre, sur la philosophie, qui, dans le sens le plus étendu, n'est autre chose qu'une investigation éclairée des causes et des effets, que l'application juste de tous nos moyens de connoître aux divers rapports des phénomènes de la nature ou de l'art, entre eux et avec nous, et de nous avec nous-mêmes. Il résulte de là, que le savant, l'écrivain, dignes des hommages de la postérité, sont nécessairement philosophes. Si le dernier ne l'est pas toujours pour le fonds, il l'est pour la forme, pour l'accord des moyens avec le but, de l'expression avec le sentiment et la pensée. Il résulte encore que la distinction entre les faux et les vrais philosophes est nulle, car il n'y a point de milieu entre voir ce qui est et ne le voir pas. Cette distinction, pour le dire en passant, a produit des maux incalculables, parce qu'elle a bien plus servi à confondre qu'à séparer, et qu'elle n'a cessé de fournir des armes pour attaquer la raison. Je reviens et j'ajoute que celui qui tire vanité d'être philosophe, manque en cela de philosophie, car il se targue d'une chose très-simple et le plus souvent accidentelle, d'avoir étudié mieux qu'un autre. Celui qui profère ce nom avec dédain, se montre inepte, car, au moment même où il s'affiche supérieur, il déclare qu'il

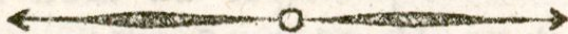


ne connoît point la valeur des mots , et qu'il a besoin de recommencer un cours de grammaire.

Jeunes amis de l'étude , venez donc , pleins de confiance et d'ardeur , à l'école de la philosophie. Vous retrouverez ses leçons par-tout : sous le crayon , dans les premiers linéamens du dessin , comme parmi les nombres , les lignes et les théorèmes des mathématiques ; dans la description d'une plante , d'une fleur , d'un granit , comme dans l'exposition des phénomènes de l'air , du son , de la lumière ; dans la décomposition chimique d'une substance , comme dans l'analyse grammaticale d'une phrase ; à travers les sinuosités et les profondeurs de l'histoire , comme au sein de l'immutabilité des principes du droit naturel et des lois qui en découlent. Son langage viendra vous frapper aussi au milieu des chef-d'œuvres littéraires de tous les âges , non pour flétrir les traits délicats du sentiment , ou comprimer les heureuses hardiesses du génie , mais pour éclairer leur marche , étudier leurs mouvemens , apprendre à goûter , à sentir leurs beautés simples , pures et vraies. Jeunes amis de l'étude , apportez-nous une attention ferme , mais point de docilité passive ; n'admettez rien sans l'avoir conçu ; ne redoutez point le travail de l'esprit ; c'est par lui que l'instruction se digère et demeure ; c'est par



lui, c'est en exerçant, l'une à côté de l'autre, l'une par l'autre, toutes vos facultés, que vous donnerez à chacune son entier développement, et que, vous préparant de loin à payer votre dette sociale, vous serez un jour la joie de vos parens, l'honneur de vos guides, et l'ornement de la République.





---

# DISCOURS

PRONONCÉ

Par le Citoyen MAHÉRAULT,

*Professeur à l'Ecole centrale du Panthéon.*

---

CITOYENS,

Sous le règne des privilèges, lorsque la grandeur étoit dans la naissance, l'importance dans les dignités, la louange publique dut être l'apanage exclusif de la naissance, le tribut servile des dignités; et cette magistrature de la pensée, seule capable peut-être de contrebalancer tous les abus de l'ordre social, en devint elle-même le plus humiliant de tous.

Mais, grace à l'égalité constitutionnelle ! le mérite obscur, le talent et la vertu modestes ont



reconquis leurs droits à nos hommages. L'éloge, trop long-tems, comme les eaux artificielles, élançé vers les hauteurs, doit donc enfin être rendu à sa pente naturelle, et couler vers ces régions de la société moins élevées, mais plus utiles; moins brillantes, mais plus fécondes.

C'est à ces titres, Citoyens, que je viens rappeler à votre reconnoissance et à celle de la patrie, les deux professeurs que les écoles centrales de ce département ont perdu dans le cours de l'an 7, les citoyens DEPARCIEUX et LEBLANC. Ce n'est ni un panégyrique, ni une oraison funèbre que je viens ici prononcer. Loin de moi ce ton académique, qui rétrécit en exagérant; plus loin encore cette impudence sacrée qui ment, au nom de la religion, à de vaines cendres, et flatte le néant, sous l'œil même de l'Éternel. Je parle à des Magistrats du peuple, à de jeunes Républicains; pour eux la vérité est un besoin; pour moi elle est un devoir; son langage sera donc toute mon éloquence; et racontant au lieu de louer, exposant au lieu de peindre, je mettrai à portée de prononcer sur la vie, les travaux, le caractère de mes deux collègues.

S'ils



S'ils n'ont point mérité l'hommage que je viens leur rendre , brisez leurs images , arrachez ces palmes et ces guirlandes ; car la justice est encore plus sacrée que la reconnoissance. Mais si LEBLANC et DEPARCIEUX ont rempli leur tâche d'hommes , d'instituteurs et de citoyens , consolez leurs mânes perdus dans la foule ; vengez leur ombre du deuil trop fugitif , du silence trop muet de nos sépultures ; encouragez sur-tout leurs successeurs et leurs émules , qui ont encore à vivre et à mourir.

Que le jugement nouveau que vous allez prononcer , rappelle donc celui jadis en usage sur ces bords du Nil , qu'illustrent maintenant nos conquêtes , et où le Génie de la Liberté est allé réveiller dans son berceau le Génie de l'antique Philosophie. Que cette solennité fasse époque dans l'histoire de nos écoles ; que son auguste perspective brille dans l'obscurité de nos classes ; qu'elle soit présente à toutes nos pensées , à tous nos travaux. Au milieu de nos pénibles et importantes fonctions , que chacun de nous puisse se dire : Un jour mes efforts seront appréciés devant mes élèves , devant mes concitoyens ; ma mémoire paroîtra au milieu



d'eux , pour que leur justice lui tienne lieu de sa renommée. Près de finir une carrière plus utile que célèbre , je pourrai m'appuyer sur cet espoir si doux pour l'homme vertueux : mon exemple me survivra , je ferai du bien , lors même que je ne serai plus ; et peut-être les larmes de la reconnaissance publique couleront aussi sur ma tombe.



---

# N O T I C E

## S U R

### A N T O I N E D E P A R C I E U X.

---

L'ANNÉE où nâquit Antoine Deparcieux, ( en 1753 ) fut signalée par la création d'une foule de sociétés savantes en Europe, et par le plan de ce vaste monument Encyclopédique, élevé par le Génie Français aux lettres, aux arts et à la philosophie. Ses parens habitoient la commune de CESSOUS-LE-VIEUX, département du Gard. Livrés à ces occupations rurales, alors dédaignées, parce qu'elles étoient utiles, ils y conservoient des mœurs et une probité, rares au sein des villes. Laissé par eux aux prises avec la nature, Deparcieux contracta dans les champs la première habitude de cet esprit d'observation, qui depuis l'a distingué : esprit bien supérieur aux saillies de ces jeunes merveilles, qui souvent deviennent si communes en grandissant. A huit ans, il fut appelé à Paris par son grand oncle Deparcieux, Physicien et Géomètre distingué, connu par ses cadrans solaires,



le projet du canal de l'Yvette, et cette modestie qui fit dire de lui *qu'il étoit aussi simple, que ses machines*. C'est ce même savant dont Voltaire, sous le nom de l'Homme aux Quarante-écus, adopta les calculs économiques, pour les présenter avec cette naïveté maligne, qui donne à la raison tout le piquant de la satire, à la discussion tout le charme du roman (1).

Placé par ce Mentor au collège de Navarre, le jeune Deparcieux, y présenta un modèle d'application et de douceur, de retenue et d'activité. Egalemeut chéri de ses maîtres et de ses rivaux, il vit s'embellir par la gloire et l'amitié, cette heureuse époque de la vie, qui laisse des souvenirs si touchans. Ses progrès dans les sciences exactes furent tels, qu'à dix-sept ans, chargé de la conférence de mathématiques, il guidoit des élèves plus âgés que lui. Il n'avoit pas vingt ans, qu'il remplaçoit déjà, au besoin, dans la chaire de Physique, le savant successeur de Nollet (2); et si le public s'appercevoit de l'absence du Professeur, ce n'étoit que pour admirer la facilité de son jeune suppléant, et présager sa brillante destinée.

Avec ces succès, tout autre, en sortant du collège, n'eût pas manqué de se croire très-savant. Deparcieux l'étoit trop, pour ne pas voir tout ce qui lui manquoit, et ne pas vouloir rapprendre



ce qu'il paroissoit avoir appris, ce qu'il vouloit enseigner. C'étoit son unique ressource; car à la mort de son grand oncle, en 1768, lui et deux de ses frères n'avoient pas trouvé dans la modique succession de quoi achever leurs études. Il fallut que le gouvernement d'alors, plus juste encore, que libéral, y suppléât par une pension de 600 francs. Cet évènement lui apprennoit assez que le chemin de l'instruction n'est pas celui de la fortune, et que l'arbre de la science produit rarement le rameau d'or. Mais résiste-t-on à cette direction des premières idées et des premières habitudes, à cet empire de l'exemple et des circonstances, qu'on est convenu d'appeller vocation ?

Dégagée des hypothèses Cartésiennes, et rendue à la certitude de l'expérience, l'étude de la nature venoit de recevoir une impulsion nouvelle par la création de cette chimie pneumatique, dont l'orgueil Anglais pretendoit nous disputer l'honneur, après avoir disputé aux Allemands celui de l'analyse infinitésimale ( 3 ). Dès-lors appuyée sur le calcul et la géométrie, comme sur deux ingénieurs habiles, la Physique avoit vérifié toute l'étendue de son domaine, s'étoit assurée des vérités anciennes, enrichie de plusieurs vérités nouvelles, et agrandie par l'espoir d'une foule d'autres vérités sur le point d'éclorre; déjà même, par un sentiment na-



turel à l'opulence, elle mettoit dans la distribution de ses richesses, ce goût et cette élégance que l'ignorance et la routine traitoient de superflu : car tout prend ce caractère aux yeux de l'indigence.

Eloigné de ces préjugés, Deparcieux veut joindre à ses connoissances littéraires, cette méthode analytique, cette logique des géomètres, alors peu connues en France ; ainsi, tandis qu'il donne des leçons particulières de mathématiques, il en creuse davantage l'étude ; il en fait des applications savantes à tous les problèmes de physique ; n'admet aucune découverte qu'après l'avoir analysée sous tous ses rapports, approfondie dans tous ses élémens. C'est en faisant ainsi la revue, ou plutôt l'inventaire raisonné de la science, qu'il se met en état de l'enseigner dans son ensemble. Il ouvre son cours de physique expérimentale en 1779.

Une élocution facile sans charlatanisme, érudite sans pédanterie ; des rapprochemens, qui plaisent mieux que les figures de réthorique et instruisent davantage ; des expériences neuves et ingénieuses, qui donnent du corps aux raisonnemens, et presque du mouvement à la science ; enfin, une rigueur de démonstration toujours conduite par le calcul et la géométrie, dont le fil est le seul guide certain dans le dédale du



grand atelier de la nature : tel fut le mérite qui distingua ses leçons , et leur donna une célébrité dans laquelle , pour la première fois peut-être , il n'y eut point d'exagération.

Dès-lors appelé chez les Grands , dont la vanité cherche toujours à s'identifier avec le mérite proclamé , Deparcieux sut les classer et conserver aussi son rang. Une princesse , à laquelle il donnoit des leçons de physique , avoit adopté ce baquet de Mesmer , qui fut trop long-tems , pour son inventeur le coffre de Danaë , pour ses dupes la boîte de Pandore. Sûr de trouver au fond l'espoir d'une grande fortune , Deparcieux ne daigne pas l'y chercher. Il sait combien son illustre écolière desire lui voir diriger ses expériences magnétiques. *Je suis venu près d'elle , comme Démonstrateur ,* répond-t-il , *et non comme Charlatan. — Mais vous risquez de perdre ses bonnes grâces. — Je préfère son estime , et avant tout la mienne.* En effet ce fut tout ce que lui valurent ses soins , gâtés par un refus de complaisance auquel la puissance et la beauté réunies ne sont pas accoutumées.

Vers ce tems il fut choisi pour aller établir un cabinet de Physique à l'École militaire de Brienne : monument de bienfaisance , auquel la vanité vouloit donner tout l'appareil de la munificence. Il



passa même plusieurs vacances au château de ce nom. Mais il payoit son hospitalité par une monnoie, la seule, qui coûte peu au savant, la communication de ces connoissances. Étroitement lié avec toute la famille Brienne, il cessa dans la suite toutes ses relations avec elle, précisément à l'époque où tant d'autres cherchèrent à en former, lorsque deux de ses membres furent nommés Ministres (4).

Un établissement qui, sous l'attrait, alors peu commun, d'une dénomination antique, rendit au moins à l'instruction le service de la mettre à la mode, le Lycée, venoit d'ouvrir ses cours. Deparcieux y secondoit, il y remplaça bientôt PILATRE - DU - ROSIER, partisan et victime de cette navigation aérienne, qui n'étoit encore qu'un objet d'amusement pour les rois, pour les princes étrangers, et qui devoit être un jour contre eux un moyen de victoire. Il y succéda bientôt pour les mathématiques à une autre victime plus célèbre et plus malheureuse, à ce CONDORCET, dont le génie a légué aux sciences et à la liberté tant d'indications, qui valent presque des systèmes. Ainsi chargé de deux Cours, dans un établissement où le voisinage des objets de goût et d'imagination pouvoient nuire à ceux de calcul et de raisonnement, Deparcieux sut main-



tenir l'honneur des sciences. On l'y vit plus d'une fois remplir, avec le plus grand intérêt, des séances d'une heure et demie, sans le secours d'aucune expérience. Plus d'une fois on entendit le sévère critique, son collègue pour le cours littérature, dire : *Cet homme a porté dans les sciences la méthode de Descartes, et l'éloquence de Pascal.*

Mais étoit-ce à la nature seule qu'il devoit l'avantage de cette élocution, si précieuse dans un professeur ? Non, Citoyens ; il le devoit à la bonté de ces premières études, dont le goût se retrouve avec tant de plaisir dans des études plus sérieuses, comme ces fleurs qu'on aime à voir au milieu des moissons, où l'on croit qu'elles n'ont point été semées ; il le devoit à une lecture habituelle des premiers poètes, orateurs, historiens et philosophes tant anciens que modernes, dont les beautés fortes communiquent, pour ainsi dire, aux sciences un parfum, qui devient plus délicat en s'affoiblissant ; enfin il le devoit à la culture d'une de ces mémoires prodigieuses, dont tant d'autres font le supplément de leur esprit, et dont il ne fit jamais que l'instrument du sien. J'ai vu l'étonnement d'un jeune littérateur qui décidoit en sa présence, avec ce ton suffisant, que la jeunesse se permet trop souvent devant ceux qu'elle croit étrangers à ses connoissances. Depar-



cieux rectifia l'erreur, en débitant de mémoire et avec goût des vers de Crébillon, et d'un autre poète moins connu. N'en soyez point surpris, Citoyens; ce savant, quoiqu'éloigné du théâtre par ses travaux, avoit par goût fait une étude approfondie de la littérature dramatique. Plus d'une fois il s'est exercé dans ces sortes de compositions. Dans sa jeunesse, il avoit composé une tragédie intitulée *Ozorio*, dans les fragmens épars de laquelle on remarque ce vers d'une grande vérité :

On pardonne la haine, et jamais le mépris.

Lors de la tourmente révolutionnaire, dont il sentit d'autant plus vivement les malheurs, qu'il s'étoit livré avec plus d'enthousiasme à l'espoir de ses bienfaits, il consigna son indignation civique dans l'esquisse de deux tragédies, l'une sur *Catilina* et l'autre sur *Cromwel* : c'est dans les fragmens informes de cette dernière pièce que j'ai recueilli ces vers sur Charles - Stuart : ils pourront donner une idée de la versification de notre physicien.

Du peuple triomphant, la volonté suprême,  
Arrache de son front l'insolent diadème;  
Mais sans que le remords y grave encor ses traits:  
Car les fronts couronnés ne rougissent jamais.



Ce fut à cette époque qu'il acheva de mettre au net une autre tragédie de *Camma*, qu'il avoit refaite d'après Corneille. Le sujet étoit traité plus régulièrement; peut-être étoit-ce un tort de plus pour les règles; du moins l'auteur s'exécutoit de bonne grace à cet égard. Lorsqu'il lisoit sa tragédie, par une docilité, qui ne se trouvera sans doute que dans un poète géomètre, il développoit les critiques, les exagéroit, les prévenoit même, et sembloit prendre autant de peine pour faire ressortir ses défauts, que d'autres en prennent pour faire briller leurs prétendues beautés. Étoit-ce justice, étoit-ce modestie? Nous ne pouvons prononcer, cette tragédie ne s'étant point trouvée dans ses manuscrits (5).

Mais si Deparcieux eut des maîtres dans l'art de combiner les sons et les mots, il en eut peu dans celui de combiner des élémens, qui semblent davantage échapper au calcul. On sait combien de fois ses connoissances sur les probabilités et sur les impositions étonnèrent les législateurs, qui suivoient ses Cours au Lycée. On sait que le comité des finances de l'Assemblée constituante, embarrassé sur le projet séduisant d'une caisse d'épargnes, eut recours à ses lumières; qu'il étonna par la sagacité avec laquelle il saisit les vices de l'opération, et en démontra, dès le lendemain, tout



le danger dans un mémoire savant et profond. Heureux, si les hommes d'état avoient continué de consulter ainsi les philosophes ; s'ils avoient toujours préféré aux projets de l'intrigue, qui, du moins, a le mérite de rechercher les puissans, les lumières de la sagesse qui souvent a le tort de les fuir.

Mais pourquoi retracer des souvenirs pénibles ? Pourquoi rappeler l'abandon dans lequel languit quelque tems l'instruction publique, comme dans le désordre d'une tempête on brise, on foule aux pieds ces cartes, ces instrumens qui ont fait sortir le vaisseau du port, et seuls peuvent l'y ramener ? Rappelons plutôt que les sciences, qui, par des ressources inattendues, nous ont improvisé la victoire, avoient encore un asyle au Collège de France, au Lycée et à l'École polytechnique, lorsque la Convention nationale sentit enfin la nécessité de renouer la chaîne trop long-tems interrompue de l'enseignement public, et voulut acquitter, par la création des Écoles Centrales, une partie de ce que la République devoit aux sciences et aux lettres, ses véritables fondatrices.

Dès-lors plusieurs départemens s'empressèrent d'offrir à Deparcieux leur chaire de physique et chimie ; mais il obtint le suffrage du jury de la



Seine, c'est-à-dire, des successeurs de Loke, des continuateurs d'Euler et de Newton (\*): pouvoit-il ne pas se rendre à leurs vœux? Il se fixa donc à Paris, et se maria, pour ainsi dire, à l'école du Panthéon, à laquelle il apporta pour dot un superbe cabinet, une réputation acquise par l'expérience, et un zèle qui eût pu tenir lieu de l'un et de l'autre. Je ne le représenterai point livré tout entier à son nouveau Cours, qui, pour être élémentaire, n'en est pas moins important; je ne le montrerai point au milieu d'un nombreux auditoire, commandant le silence et l'attention, moins par la fermeté connue de son caractère, et la beauté de son organe, que par le charme de ses explications, par l'ingénieuse et piquante adresse de ses expériences (6). Plein de respect pour ses devoirs, il devance l'heure des séances, et les prolonge toujours au-delà du terme prescrit. Après le Cours, il répond avec complaisance aux doutes les plus naïfs, aux objections les plus frivoles. En paroissant trouver dans les difficultés autant d'importance que leur en donne l'élève, il force la vanité à lui présenter des difficultés plus réelles. C'est ainsi qu'enseignant à l'aspect du tombeau de Descartes et de Jean-Jacques, il sembloit avoir

---

(\*) Les citoyens Garat, Laplace, Lagrange.



pris quelque chose du caractère de ces deux philosophes, véritables créateurs de l'éducation morale et scientifique de l'Europe.

De là suivons Deparcieux dans son intérieur. Il se délasse des fatigues de la classe par celles du cabinet ; des travaux du jour , par les travaux de la nuit. Nouveau Sanctorius , il observe tout , il convertit tout en expérience : tout , jusqu'aux plus petits détails de l'économie domestique ( 7 ). C'est ainsi qu'en recueillant ces faits minutieux qui nous échappent , il parvient à ces résultats généraux qui nous étonnent. C'est ainsi que supérieur aux préjugés de l'ignorance et du savoir , il apprécie , avec la rigueur de l'analyse , les découvertes du talent , et les illusions du charlatanisme. Tel fut du moins l'esprit qui perça dans les mémoires et les traités , qu'il publia successivement en 1780 , 82 et 85 : productions , où les savans , qui les ont recueillies , ont trouvé cette clarté précise , qui est la grace de la science , et quelquefois cette profondeur de vues , qui en est le génie ( 8 ).

Craindrois - je de rappeler ici , parce qu'il n'est qu'élémentaire , un autre ouvrage de notre auteur , sur le calcul , la géométrie et l'astronomie. Destinée aux élèves de l'Université , qui n'alloient point au-delà de leur logique , cette production n'a-t-elle pas le mérite de piquer la curiosité par un choix



de problèmes ingénieux , d'applications intéressantes , et de parler à l'intelligence par une extrême simplicité de démonstration , qui est la perfection dans ce genre ? Ce dernier avantage fut l'effet d'une censure particulière , qu'on devoit exercer sur tous les livres élémentaires. Un homme qui n'avoit retenu des sciences enseignées dans ce traité , que le souvenir de les avoir jadis étudiées , y effaça tout ce qu'il n'entendoit pas à une seconde lecture. Cet homme étoit celui qui avoit commandé à l'amitié , et qui fit imprimer à ses frais cet ouvrage , le citoyen DUBERTRAND , principal de Navarre ; un de ces bienfaiteurs obscurs de l'humanité , qui , dans les anciens collèges , travailloient sans bruit aux progrès des lettres et de la raison , avilies ou calomniées dans le monde ; et , qui , sacrifiant à l'instruction de la jeunesse indigente une fortune considérable , réparaient ainsi les torts du célibat religieux. Ah ! qu'il reçoive ici le tribut qu'il n'a point recherché ! Osons , comme les Athéniens , dresser des autels *aux Dieux inconnus* ; l'ombre de notre collègue ne peut qu'applaudir à ce partage de son éloge ( 9 ).

DEPARCIEUX , dont tous les écrits rappellent un trait touchant , sembloit à la mort de son grand oncle , avoir recueilli la succession , ordinairement peu contestée , de son esprit et de ses vertus. Con-



tinuateur de ses travaux et de sa philanthropie , il se proposoit de réimprimer ses œuvres , et sur-tout son *Essai sur les probabilités*. Il y avoit fait des additions précieuses , qui eussent doublé l'intérêt et l'utilité de l'ouvrage : tels étoient , par exemple , ses *Calculs sur la durée moyenne qu'on peut assigner à la vie des savans et des gens de lettres* , de ces hommes dévoués à l'instruction et à l'amélioration de leurs semblables , dont ils diffèrent presque autant par la manière de vivre , que par celle de penser et de sentir. La révolution , en l'empêchant de publier en 1790 ce travail , l'a privé de la plus douce jouissance pour un cœur sensible : celle de mêler , ou plutôt d'immoler sa gloire à la gloire de son bienfaiteur.

Ce fut par respect pour la mémoire de cet oncle , dont il portoit le nom avec orgueil , qu'il sortit une seule fois de sa modération ordinaire. Un prétendu chevalier , qui ne l'étoit que sous le rapport de l'industrie , vouloit cacher sa rentrée dans Paris , et se faisoit appeller *Deparcieux*. Le physicien , persuadé que le vol d'un nom n'est souvent que le prélude d'autres vols plus considérables , prie M. le chevalier de ne pas faire tant d'honneur à un roturier. Celui-ci croit intimider notre philosophe , en se présentant chez lui avec l'audace de Mercure entrant chez Amphitrion ; mais on lui prouva



prouva si énergiquement qu'il n'avoit pas à faire à Sosie, que le dieu prétendu se trouva trop heureux de prouver au moins qu'il avoit des aîles aux talons.

Blâmera-t-on cette vivacité momentanée dans Deparcieux, lorsque sa modestie fut si constamment de bonne-foi ? Ce fut pour cela sans doute qu'on la prit si souvent au mot. En faut-il d'autres preuves que son oubli dans tant de sociétés savantes, quand leurs membres lui connoissoient tant de titres pour y être admis ? Ces titres, il les ensevelissoit dans son porte-feuille. Ce fut, pour ainsi dire, malgré lui, que deux mémoires, l'un sur l'électricité, l'autre sur un problème nouveau d'astronomie (10), en furent tirés par un juge irrécusable en fait de mérite sans ostentation, l'ingénieux et modeste auteur du *Système crystallographique* (\*). Ces mémoires devoient être lus à l'académie des sciences ; ils en auroient sans doute ouvert les portes à Deparcieux, lorsque cette compagnie fut enveloppée dans la destruction générale des corporations. Cependant la Société nouvelle, qui se forma des débris de l'ancienne, ne l'appella point dans son sein. Plus d'une fois il entendit ses amis lui en témoigner

---

(\*) Le citoyen Häül.



leur étonnement ; mais il ne le partagea point. Il se félicitoit sincèrement de ce que Paris possédât beaucoup de savans plus dignes que lui de cet honneur. C'étoit par ses écrits, seule brigue permise au philosophe, qu'il prétendoit y parvenir.

Ses droits à cet égard sont consignés dans ces manuscrits, que vous voyez groupés aux pieds de son image, comme l'armure brisée des héros, que la gloire dépose, pour tout ornement, sur leur tombe. Dans ces débris de sa gloire, se trouve un Traité complet de géométrie et de trigonométrie. Il y proposoit des moyens nouveaux pour éviter la double analogie dans la résolution d'un triangle sphérique. Si ces démonstrations ont été employées depuis, et perfectionnées par des savans, à qui toute découverte en ce genre appartient de droit, au moins Deparcieux eut sur eux une priorité, dont il prit date entre les mains du méthodique et scrupuleux *Bezout* (11). Mais son principal ouvrage devoit être un Cours complet de physique et chimie, dans lequel saisissant tous les anneaux, resserrant tous les nœuds qui unissent intimement ces deux sciences, il confondoit leurs moyens, leurs résultats, et ne formoit de ces deux théories qu'un seul corps indivisible. Déjà il faisoit imprimer le premier volume, contenant les principes fondamentaux



de la physique générale et particulière , lorsqu'il fut attaqué de la maladie , à laquelle il a succombé. Loin de cesser un travail , qu'une funeste habitude lui faisoit commencer immédiatement après ses repas , il veut redoubler de soins et d'activité. Activité cruelle ! soins meurtriers , qui causent maintenant nos regrets ! Hélas ! c'est de ses mains défaillantes qu'on arracha les épreuves , qu'il corrigeoit sur son lit de mort. Que dis-je ? une fatigue plus honorable encore vint abrégér ses jours.

Bien différent de ces prétendus sages qui , de la sphère de leurs études et de leurs connoissances , dédaignent d'abaisser leurs affections jusqu'à leur patrie , Deparcieux avoit pris le plus vif intérêt à la régénération de son pays. Fier sur-tout du titre de CITOYEN , il croyoit n'avoir droit de le porter , que par un respect religieux pour les devoirs qu'il impose. Aussi , en Germinal de l'an 7 , quoique frappé d'une maladie mortelle , quoique tourmenté par le besoin d'un travail auquel il tenoit plus qu'à la vie , il se traîne cependant à ces salles d'assemblées primaires , si peu dignes , par leur salubrité , de la majesté du peuple. Il y remplit avec exactitude les fonctions de président ; il ne refuse pas même celles plus pénibles encore d'électeur. Lorsqu'il les interrompt , c'est que l'épui-



sement de ses forces trahit son zèle, et ne lui permet plus de seconder que de ses vœux ses collègues, qui, dans le choc des passions et des intrigues, doivent choisir le mérite et la vertu, pour leur offrir la pourpre sénatoriale, ou l'écharpe populaire.

Dès-lors peignez-vous ce philosophe partageant es restes de son ame entre ces civiques inquiétudes, ses travaux et ses amis; luttant avec courage contre la douleur et l'indigence. Oui, Citoyens, l'indigence, compagne trop ordinaire du talent et des vertus. Ah! puisse Deparcieux être la dernière de ses victimes! Les eaux de Vichi auroient pu dissiper le principe de sa maladie; le médecin en ordonne le voyage, et notre savant n'a pas 800 francs, pour aller à trente myriamètres de Paris, racheter sa précieuse existence. En vain on sollicite, on obtient cette somme d'un ministre digne d'obliger le talent et le malheur. Soit lenteur des formes, soit épuisement du trésor national, rien n'est payé; et Deparcieux continue d'expirer pénétré de reconnoissance pour l'intention d'un bienfait. Les journaux le proclament, comme s'il étoit réel: du moins ils avertissent ses amis de sa détresse. Une famille, jadis puissante, qui des débris d'une grande fortune n'a conservé que l'habitude de la générosité, lui écrit de hâter son voyage;



lui prescrit sur-tout d'user de certaine recette, dont elle a éprouvé l'efficacité en pareil cas, et qu'elle lui adresse dans une boîte jointe à la lettre. On ouvre la boîte; elle étoit remplie de ce métal, qui s'anoblit, et s'épure lorsqu'il est ainsi présenté par la délicatesse. Elle avoit été portée au point de défendre au malade une réponse. Ce fut la première partie de l'ordonnance qu'il commença par enfreindre. Bientôt les administrateurs du Lycée lui font porter 300 fr., faible portion des honoraires qui lui sont dus. Deparcieux, plongé dans le plus grand affaissement, se relève; il recueille ses forces pour signer, contre le vœu des assistans, du médecin, de l'envoyé un récépissé. Il veut même témoigner par un billet de remerciement sa gratitude pour un paiement, qu'il regarde comme une faveur. A la deuxième ligne il se trouve mal. Revenu avec peine, il interrompt les secours qu'on lui prodigue, redemande par signes son billet; on insiste en vain : *je ne fais qu'une phrase*, dit-il d'une voix affoiblie, *il faut bien que je l'achève*. En effet, il termine sa lettre; et les derniers caractères qu'il traça furent pour la reconnoissance, comme ses dernières paroles furent pour l'amitié. Elle seule avoit le pouvoir de suspendre ses douleurs. Pour la retenir auprès de lui : *Les malades*, disoit-il, *sont sujets aux caprices; mais je n'en aurai jamais pour mes*



*amis*. C'est dans leurs bras qu'il expira, le 7 Messidor, à l'âge de quarante-six ans, avec ce courage du philosophe, qui a conformé sa vie aux règles éternelles de la justice et de la vérité; mais avec ce regret du savant, qui n'a pu achever le monument sur lequel il fonde sa réputation.

A la mort du jésuite Balde (en 1668), les premiers citoyens de Neubourg se disputèrent la plume de ce professeur, et le sénateur qui l'obtint, la conserva dans un étui d'or. Par un hommage plus légitime et plus raisonnable, l'Administration centrale de la Seine a disputé aux amateurs le cabinet de notre collègue, non comme un vain objet de curiosité, mais comme un moyen précieux d'instruction pour la jeunesse. Honneur à ces Magistrats éclairés ! Ils n'ont point souffert qu'on dispersât une collection formée par Deparcieux, avec cet enthousiasme philosophique, qui retranche un strict nécessaire, pour des profusions utiles à la science; avec ce goût de perfection qui épuise et les secrets de l'art, et la patience des artistes (12). En conservant à l'école du Panthéon ce legs précieux et sacré, ils y ont, pour ainsi dire, rattaché la vie de notre collègue; ils y ont retenu une partie de son ame; car sa vie étoit dans son cabinet, et son ame dans les progrès de la science.

C'est à cette noble vocation qu'il avoit con-



sacré son existence, et que, par un instinct de courage naturel aux âmes ardentes, il s'étoit proposé, dès sa jeunesse, de marcher sur toutes les traces de Fontenelle. Peu de jours avant sa mort, il relut encore les écrits de cet ingénieux Philosophe, comme s'il eût voulu se rendre compte de toute la distance qui le séparoit d'un si brillant modèle. Cependant quelques points de contact semblent rapprocher ces deux savans; qu'il me soit permis de les indiquer.

Tous deux, héritiers d'un oncle célèbre, atteignirent presque la réputation de leur parent: le neveu du grand Corneille, dans un genre différent, le petit neveu du bon Deparcieux, dans la même carrière. Avec une égale prétention de marier les grâces aux sciences, les vers aux calculs, l'auteur de la pluralité des mondes introduisit dans la langue cette concision brillante, cette coquetterie de simplicité, cette art des sous-entendus, jusques alors inconnus; l'auteur du cours de Physique s'efforça de rappeler dans son style ce nombre oratoire, cette élégance des développemens, cette dignité des formes, qui commencent à se perdre. Amis de la vérité, mais dans un degré différent, l'un se rendit important, en la tenant étouffée dans sa main; l'autre ne fut qu'estimable, en la semant dans l'esprit de la jeunesse. Ennemis de la contradiction, et cependant modérés dans leur conduite,



le Philosophe de Rouen s'excusa souvent sur la foiblesse de sa poitrine, pour se dispenser de répondre aux objections ; le Philosophe du Panthéon usa souvent de toute la bonté de la sienne pour les confondre. Presqu'étranger aux opérations financières, le premier trouva dans son économie le secret d'amasser une fortune considérable ; presque toujours occupé de calculs relatifs au trésor public, le deuxième trouva dans ses épargnes à peine de quoi soutenir sa famille, et pas assez pour racheter ses jours et sa mémoire. Ignorant tous les deux les doux noms de père et d'époux, ils remplacèrent les jouissances attachées à ces titres : l'Accadémicien par cette galanterie légère, qui convertit les passions en amusemens ; le démonstrateur par cette sensibilité profonde, qui change les plaisirs en tourmens. Fontenelle fut plus homme du monde ; Deparcieux, plus homme de cabinet. L'un mit plus de variété dans ses jouissances ; l'autre plus de suite dans ses travaux. La société de celui-là dut avoir plus de charme ; l'amitié de celui-ci, plus de douceur. Enfin, avec une santé délicate, mais un caractère froid, le secrétaire perpétuel devint centenaire, goûta toute la vie, entendit tout sa renommée ; tandis qu'avec une forte constitution, mais une imagination active, le Physicien ne parvint pas à cinquante ans, vécut de chagrins et de privations,



et ne put justifier, ni l'annonce de sa jeunesse, ni la réputation que ses Cours lui avoient acquise.

Oh ! qui pourra consoler son ombre d'avoir ainsi laissé sa gloire ensevelie dans les fondemens du grand édifice, dont il avoit ramassé les immenses matériaux ! Quelle main assez habile osera en continuer la construction sur ses plans ! Quel ami, aux dépens de sa propre gloire, fera jallir la gloire d'un ami, de ce chaos de science, que son esprit seul pouvoit peut-être débrouiller et mettre en ordre (13) !

Du moins, victime honorable de tes devoirs, la mémoire de tes travaux, de tes bienfaits ne périra point. Elle vit dans le cœur de tous ceux qui t'ont connu, de tes disciples, de tes amis, de tes parens. Déjà l'un de tes collègues a prononcé sur ta fosse, l'éternel adieu, avec cette sensibilité touchante, dont tu présentas si souvent le modèle. Au sein de ce Lycée, théâtre pendant douze ans de tes succès, un jeune savant (\*) a consacré tes droits à la reconnoissance publique, avec une éloquence simple comme tes mœurs, une analyse profonde comme ton savoir. Enfin, ton successeur, tes collègues, tes élèves, vont consacrer ton image dans cette même classe, pleine de ton absence, et où du sein de la tombe, tu présideras encore ces leçons,

---

(\*) Le citoyen Cadet-Gassicourt.



que ta voix rendoit si brillantes , que ton souvenir rendra plus solennelles ( 14 ). C'est là , c'est en présence de ton buste , que le jeune élève , ton adjoint et ton ami , va rappeler , en les caractérisant , tes immenses travaux , tes laborieuses recherches , tes utiles projets , dont il fut le confident et le dépositaire ; c'est là , qu'il révélera les secrets de ton intérieur , de ce sanctuaire où tu daignas l'admettre ; qu'il peindra cette indigence généreuse , avec laquelle tu immolois tes besoins à ceux de ta famille ; cette jouissance du travail , que tu alimentois de la privation des autres jouissances ; cette touchante simplicité de mœurs , gage de la franchise et de la bonté de ton caractère ; et cette pure sensibilité , dont la mélancolie ne s'éclaircissoit qu'à la vue de l'amitié à consoler , ou du malheur à secourir. Oh ! que ne puis-je ici faire entendre à ma place ce jeune Orateur ! combien sa douleur , ses sanglots et ses pleurs , que j'ai recueillis avec les traits que je viens de présenter , feroient mieux ton éloge , que la foible voix d'un collègue qui ta connu trop tard.





## N O T E S.



(1) Cet Académicien n'oublia point qu'il devoit sa fortune et sa considération aux lettres. Ce fut par reconnoissance pour elles, qu'il fit soigner l'éducation de ses neveux et de ses petits-neveux; qu'il établit des écoles dans le lieu de sa naissance, et qu'il fonda des prix dans les collèges où il avoit étudié. La Révolution a détruit ces monumens de Philosophie et d'Humanité : nouveau motif pour en conserver au moins la mémoire.

(2) Le citoyen Brisson, Professeur à l'École centrale des Quatre-Nations, connu par ses Cours et son Dictionnaire de Physique. Deparcieux fut d'abord son élève et son ami, puis son suppléant, enfin son collègue, et toujours son ami.

(3) L'Europe savante n'a point osé prononcer entre Newton et Lesbnitz, sur l'invention du calcul différentiel : cette surséance même a paru à quelques-uns un arrêt formel. En donnant à la nouvelle Chimie le nom de *Chimie française*, les savans ont hautement décidé entre *Cavendish* et *Lavoisier*. Les Anglais l'ont tellement senti, qu'en 1787, M. Kirwan, dans son essai sur le Phlogistique, s'efforça d'être médiateur entre l'école ancienne et la moderne. Les citoyens Lavoisier, Morveau, Laplace, Monge, Bertholet et Fourcroy, qui tous ont plus ou moins contribué à la création de la nouvelle Théorie chimique, lui répondirent d'une manière si victorieuse, en 1788, que, Kirwan lui-même s'est depuis avoué vaincu.



(4) Deparcieux tint la même conduite envers quelques personnages qui ont joué, et jouent encore un grand rôle dans la Révolution : en ne les nommant pas, j'ai imité sa discrétion.

(5) Deparcieux avoit composé des vers, dits de société : il a eu le bon esprit de ne point mettre le public dans sa confiance. Il s'étoit aussi exercé à traduire, en vers, quelques passages de Lucrèce et de Virgile, qu'il citoit dans ses leçons, et qui n'ajoutoient pas peu à leur intérêt.

(6) Sigaud et Haüi, dans leurs ouvrages imprimés, citent comme très-ingénieuse une expérience faite, pour la première fois, par Deparcieux : elle consiste à placer, sous le récipient, une bouteille de Leyde, chargée, dont l'électricité s'échappe, à mesure qu'on produit le vide, et se distribue également sur l'armure extérieure. Deparcieux mettoit un tel soin à ses expériences, qu'il ne lui est presque jamais arrivé d'en manquer une.

(7) Deparcieux a laissé, dans ses papiers, des calculs détaillés sur le tems, la durée, les accidens et le produit de l'incubation des poules ; sur la quantité de suif et de mèche, sur le poids et la grosseur que doit avoir une chandelle, pour éclairer pendant un certain nombre d'heures, etc. Que ceux qui blâmeront la minutie de ces observations, se rappellent ce qui conduisit Newton à la découverte de son admirable Théorie.

(8) Deparcieux a publié, 1°. en 1780, un traité des annuités ou rentes à terme connu. Il y démontre comment il eût fallu en établir le système, pour



qu'il ne fût ni injuste , ni ruineux : ce que sans doute on ne vouloit pas. 2°. Une dissertation contre le projet , proposé par Verrat , d'élever l'eau par la rotation d'une corde verticale sans fin : moyen qu'il démontre bien inférieur aux procédés ordinaires , et bon seulement pour le puits des Danaïdes. 3°. Un mémoire sur les globes aërostatiques , non pour disputer la gloire de leur invention à Mongolfier , mais pour la lui assurer. Il y propose d'utiliser cette découverte , en adaptant aux ballons un appareil , qu'il décrit , et au moyen duquel on pourroit faire monter et descendre , à volonté ces voitures aériennes , jusqu'ici plus curieuses qu'utiles.

(9) L'hommage que je rends ici au cit. DUBERTRAND, est bien désintéressé : je ne l'ai connu que par la renommée de ses bienfaits. Mais qu'il me soit permis de joindre à ce nom respectable , celui d'un de ses collègues , sous l'inspection duquel j'ai passé ma jeunesse , le citoyen BÉRARDIER , principal du Collège Louis-le-Grand. Ses élèves le nommoient le *Fénélon* de l'université , et il méritoit ce titre. Il mourut de douleur d'avoir vu Camille-Desmoulins , son élève et son ami , assassiné par un autre de ses élèves , Robespierre. C'est de lui que Camille-Desmoulins , dans une épître aux Administrateurs de Louis-le-Grand , avoit dit :

Je ferai des heureux : eh ! qui , dans ce séjour ,  
Elevé près de toi , n'en veut faire à son tour ,  
BÉRARDIER ! ce lieu même , où sur les rives sombres ,  
Gresset , avant le temps , crut voir errer nos ombres ;



Je l'ai vu , sous tes lois , trop tard pour mon bonheur ,  
Retracer bien plutôt le séjour enchanteur  
Des bosquets d'Académie , ou l'heureux Élysée.  
Que dis-je ? près de toi , doucement abusée ,  
L'enfance ici se croit sous le toit paternel ;  
O Bérardier ! reçois cet adieu solennel.

Cet empire vraiment paternel , un autre élève de  
la même maison , le citoyen d'AURIOL (*Delauraguel*) ,  
l'a peint ainsi dans ses adieux au Collège , imprimés  
en 1788.

*Enfin BÉRARDIER vint* ; depuis cet heureux jour  
La raison nous parla sur le ton de l'amour.  
Tous les bosquets du Pinde , avec lui , refleurirent ,  
Et pour le couronner les lauriers reverdirent ;  
Sur nos fronts abattus reparut la gaîté ;  
Où régnoit la terreur , triompha la bonté.  
Oh ! comme alors , brûlans d'une ardeur studieuse ,  
Nous parcourions des arts la carrière épineuse !  
Le sourire d'un père enflammoit ses enfans ,  
Et , plus fort qu'Apollon , réveillait les talens.....  
O riant âge d'or ! doux printems de la vie ,  
Auquel si jeune , hélas ! déjà je porte envie ;  
Ton image , à mon cœur , sans cesse vient s'offrir !  
Se rappeler un bien , c'est encore en jouir.

( 10 ) L'un de ces mémoires explique la *cause du  
bruit continu , et des éclats successifs de la foudre* :  
explication , qui , comme beaucoup d'autres , manque  
à nos connoissances sur l'électricité. Le second contient



la solution de ce problème, un de ceux, en petit nombre, auxquels DEPARCIEUX, vouloit réduire toute la Gnomonique : *tracer sur une surface donnée de position et de grandeur les sections de quelques cercles horaires, de manière que toutes soient rencontrées par les courbes, qui doivent représenter les deux Tropiques.*

( 11 ) Lorsque DEPARCIEUX communiqua son manuscrit à BEZOUT, celui-ci lui signa un certificat qui, outre la propriété de l'ouvrage, en constatoit la date. BORDA, dans un mémoire lu à l'institut national, a depuis employé les mêmes démonstrations, et LAGRANGE vient de les appliquer, avec la supériorité connue de son analyse, à la résolution de tous les triangles.

( 12 ) DEPARCIEUX n'avoit point encore de cabinet, lorsqu'il commença ses Cours. Il le forma successivement avec le produit des leçons particulières qu'il donnoit sur les Mathématiques ; il avoit fait un abonnement annuel avec le citoyen CARROCHER, Mécanicien estimé, qui lui fournissoit les instrumens, à mesure que le besoin des démonstrations l'exigeoit. Par la suite, ses succès lui ayant procuré des moyens plus étendus, il les consacra tous au complément de sa collection ; entre les objets précieux qu'elle renferme et qu'on chercheroit vainement ailleurs, on peut citer un *Anaclasomètre*, ou machine pour mesurer la réfraction de la lumière, et sur-tout un *Otisthomètre*, ou machine pour mesurer la chute des corps. Dans la fabrication de ce dernier instrument, DEPARCIEUX employa les artistes les plus distingués : *Tavernier*, pour les mouvemens de l'horlogerie, la veuve *Lesnel*,



pour les divisions, et le citoyen *Fortin*, pour les autres parties.

( 13 ) Le plus grand travail de l'éditeur seroit de traduire les calculs de l'ancien système numérique en calculs du nouveau système. Cette entreprise mériteroit d'être encouragée, au moins pour la partie dont on a commencé l'impression, par un Gouvernement ami des arts et des lumières. Il obtiendrait un double résultat : il rendroit hommage à la mémoire d'un savant distingué, et publieroit un excellent traité de Physique pour les Écoles centrales.

( 14 ) Cette touchante cérémonie a eu lieu le 15 Brumaire, elle a été présidée par le citoyen Boisjolin, le même qui, au nom de l'Administration de l'École centrale du Panthéon, avoit précédemment jeté quelques fleurs sur la tombe de son collègue. Le jeune citoyen Leclerc, dans le discours qu'il a lu, a justifié tout ce qu'on avoit annoncé de lui. Le Buste fait par le citoyen Taré, adjoint au Professeur de Dessin, devoit être couronné par le citoyen Brisson ; dans son absence, il le fut par le citoyen Valmont de Bomare, Professeur à l'École de la rue Antoine, et doyen de la section des Sciences exactes et physiques. Le citoyen Bouillon-Lagrange, en payant aussi à l'ombre de son prédécesseur le tribut de son estime, a développé des vues générales sur la Physique et la Chimie, de manière à adoucir les regrets que cette séance faisoit naître.

NOTICE



---

# NOTICE

## SUR

### ANTOINE LEBLANC.

---

**A**NTOINE LEBLANC, (de Guillet) ( 1 ) eut le bonheur, pour un poète, de naître dans un port de mer, et sous le ciel inspirant de Marseille. Ce fut le 2 Mars 1730. Il trouva dans sa famille l'exemple de cet esprit d'indépendance et d'activité, qui caractérise les négocians. On lui donna, selon l'expression du tems, une bonne éducation; c'est-à-dire, qu'on eut soin de l'envoyer au collège, alors renommé, d'Avignon. Son talent pour la poésie s'y annonça par un de ces traits, qu'on se rappelle avec plaisir dans la suite, quand ils sont justifiés par de plus grands succès: comme après avoir considéré les larges bords d'un fleuve, on aime à découvrir le filet d'eau qui forme sa source.

Une maladie d'yeux avoit retenu chez lui notre élève, pendant qu'on enseignoit les principes de

E



la versification latine. Piqué à son retour de se voir dispensé de concourir en vers, l'espiègle glisse sa copie entre celles de ses camarades. Le professeur étonné prétend que la jeune muse a eu des secours; la rougeur, l'embarras de l'accusé ajoute à la vraisemblance de l'accusation. Pour la vérifier, LEBLANC est renfermé avec une nouvelle matière, qui doit être traitée dans un tems déterminé. Dabord on s'indigne du soupçon, on pleure, on se désespère; mais le tems presse; les vers sont achevés; le professeur les lit; embrasse le jeune poète, et va proclamer son talent précocé.

En effet, ses études s'achevèrent avec ces brillans succès qui annoncent ordinairement la supériorité, et font contracter aux esprits ambitieux le besoin des distinctions, aux âmes généreuses, celui de la gloire.

Ce fut, sans doute, par ce dernier sentiment que les Oratoriens l'attaquèrent; car, d'après une politique, qu'ils avoient héritée d'une société plus fameuse, ou plutôt qui est naturelle à tous les corps enseignans, ils s'efforçoient de le retenir dans leur Congrégation. Contrarié au sein de sa famille sur son goût pour la médecine, il éprouvoit une opposition, qui, pour la première fois peut-être, n'eut point un résultat contraire à celui qu'on se proposoit. En effet, conseillé par ce LAVISCLEDE, qui fut



le parrain littéraire de tant de jeunes talens , et mérita d'être nommé le Fontenelle de la Provence , LEBLANC céda sans peine aux sollicitations de ses maîtres. Il paroissoit si jeune , qu'en se présentant à l'Institut du Noviciat , on lui demanda *s'il n'amenoit point avec lui sa nourrice* ; enfin , après les épreuves usitées (2) , à seize ans , il s'enrôla sous les drapeaux de Berulle : fier de commander , lorsqu'il n'avoit encore qu'obéi ; d'enseigner , lorsqu'il devoit encore apprendre. Sa joie fut bientôt troublée par un petit évènement , que lui-même , dans la suite , racontoit volontiers à ses amis , et que mes jeunes auditeurs me pardonneront sans doute de leur citer ; ils y trouveront encore une leçon conforme à leur âge.

Confiant , comme on l'est dans la jeunesse et dans les collèges , le nouveau professeur s'étoit chargé d'un de ces exercices qui font époque dans les maisons d'éducation. Trompé par la ressemblance des sons , il prit OCREA , qui signifie une *botine* , pour COCHLEA , qui signifie un *coquillage* , un *limacon*. Delà les colibets , les plaisanteries , et ces épigrammes , qui , pour être de collège , n'en sont pas moins piquantes. Tout autre se seroit cru perdu sans ressource. Mais au lieu de se désespérer , LEBLANC va trouver son supérieur , le conjure de lui indiquer



le moyen le plus prompt de bien apprendre le latin. Celui-ci lui prescrit de prendre les lettres de Cicéron ; de placer , à l'aide d'un dictionnaire , le mot français sous chaque mot du texte latin ; de corriger ensuite cette interprétation , sur la traduction imprimée ; puis de retraduire ce français en latin , pour le comparer avec le latin de l'auteur original ; travail fastidieux , qui eût occupé tout autre une année entière ; il est dévoré en trois mois. Vers ce tems on devoit prononcer publiquement ce qu'on appelloit une *oraison latine* ( tel étoit l'idiome par excellence des colléges. ) LEBLANC brigue cet honneur. Ses confrères y consentent , se promettant de rire aux dépens de l'orateur. En effet , à les entendre , son discours n'étoit qu'un tissu de gallicismes , pour ne rien dire de plus. Qu'on se figure leur étonnement , lorsque ce jeune homme , qui , trois mois auparavant , ne distinguoit pas OCREA de COCHLEA , soutient et prouve qu'il n'a pas employé une phrase , une tournure , un mot qui ne soit dans Cicéron. Dès-lors les rieurs furent de son côté , et ses collègues concurent pour lui cette espèce de vénération qu'on accorde aux efforts dont on se reconnoît incapable.

Cet évènement , si peu important en apparence , touchoit à l'amour-propre , dont rien n'égale la mémoire prodigieuse , si ce n'est la prodigieuse intelligence : il influa donc sur toute la vie de



LEBLANC. Il lui fit contracter l'habitude de cette modeste retenue , à laquelle le portoit son caractère , et qui est la parure , je dirois presque , l'excuse du talent ; il lui fit sentir la nécessité de connoître à fonds ce qu'on veut enseigner , et même de l'enseigner pour s'en assurer. Il lui révéla le secret d'une méthode précieuse pour l'étude des langues , et l'immense avantage d'une patience , que BUFFON confondoit avec le génie ; mais qui du moins est un de ses symptômes , ou de ses effets.

Avec ces moyens , LEBLANC eut bientôt refait son éducation scientifique et morale. Langues anciennes et vivantes , Histoire et Philosophie , Poésie et Littérature , il approfondit tout. Pendant dix ans , il professe en divers collèges les Humanités et la Rétorique , avec l'éclat que donne l'érudition jointe à la facilité d'écrire en vers latins ou français ( 3 ). Aussi , jaloux de le fixer parmi eux , ses supérieurs veulent le tenter par cette passion , que les petits esprits supposent toujours aux âmes ardentes ; celle des places et des honneurs. Pour faciliter son avancement , ils le pressent d'entrer dans les Ordres. Le jeune professeur étoit trop Philosophe pour aliéner ainsi sa liberté et sa conscience ; il étoit trop sensible pour ne pas découvrir toutes les épines d'un sentier , qu'on lui présentait comme celui des jouissances ; c'est pour cela sans



doute que, dans la suite, il a si bien exprimé le malheur d'une pareille situation, en ces vers :

N'est-il donc de vertu que sous un joug affreux ?  
 N'est-il de vrai bonheur qu'à porter une chaîne ?  
 Bonheur trop acheté ! vertu trop inhumaine !  
 Tyran de la nature, effroi de la raison !  
 Eteins en moi du moins ce funeste poison ,  
 Qui m'embrâse d'un feu que le ciel désavoue ,  
 Et profane l'autel où le sort me dévoue !.....  
 Hélas ! quels jours affreux me seront réservés !  
 Quels regrets ! quels tourmens en secret dévorés !  
 Toujours cacher son cœur , s'éviter , se contraindre ,  
 Pleurer , se condamner ; tout désirer , tout craindre ;  
 Nourrir toujours en soi son plus fier ennemi ,  
 N'oser lever au ciel un regard affermi ;  
 Attendre avec effroi la mort que l'on implore ;  
 Et trouver au tombeau la clarté qu'on abhorre.....

Pénétré de ces sentimens, il aima mieux quitter une profession, à laquelle l'attachoient ses goûts solitaires et sa passion pour l'étude. On voulut en vain l'effrayer par son peu de fortune ; n'avoit-il pas six cents francs de rente, et son talent ? Le voilà donc parti pour la capitale, avec peu d'argent, mais un grand fonds de philosophie, de vastes espérances, et une légère valise.

A cette époque, comme de nos jours, la ressource des jeunes littérateurs étoit de composer



des romans et des journaux : avec cette différence pourtant, qu'on y exigeoit alors de l'intérêt et de la vraisemblance, du goût et de l'instruction, du style et même du bon sens. Livré par nécessité à ces sortes de compositions (4), notre collègue dans la suite, soit justice, soit défaut de mémoire, en oublia jusqu'au titre; et en effet son véritable début, dans la carrière littéraire, fut sa tragédie de MANCO-CAPAC.

Voltaire, dans *Alzire*, n'avoit opposé l'homme sauvage à l'homme policé, que sous les rapports brillans de l'amour et de la religion. Sans presque employer ces deux ressorts, LEBLANC ose, dans un premier ouvrage mettre en opposition les avantages de la civilisation avec ceux de l'état naturel, et réfuter dramatiquement le fameux paradoxe du Philosophe Genevois (5). Le lieu de la scène est le Nouveau Monde; l'époque, celle où les Méxicains commencent à sortir de la barbarie; le héros, HUASCARD, jeune chef de sauvages, plein de fierté et de valeur, passionné pour la liberté; préférant ses bois et ses rochers indépendans, à l'esclavage des villes bâties par Manco, à la corruption des arts qui s'y introduisent; refusant avec indignation le pardon que veut lui donner ce législateur, son vainqueur par les armes; et cependant sauvant ce vainqueur des pièges d'un



prêtre ambitieux, qui veut s'élever au trône des Mexicains par la ruse, la révolte et l'assassinat. C'est en donnant la mort à ce traître, qu'il prononce ce vers connu :

J'ai prévenu sa rage ;  
Voilà l'homme civil ; reconnois le sauvage.

Alors, grace à l'excès de notre civilisation, les primeurs, même du talent, étoient dues à la puissance. La pièce nouvelle fut donc représentée, pour la première fois, à Choisy devant la Cour, le 12 Juin 1763. C'étoit l'année où les Choiseuls, fiers de l'avalissant traité de Paris, régnoient sous le nom de Louis XV, abusoient de la flexibilité d'un peuple bon et sensible, pour lui cacher, sous le prestige des arts, l'épuisement de ses finances, de sa marine et de son commerce ; et, rendant le voluptueux monarque chaque jour plus indigne du surnom de BIEN-AIMÉ, venoient de lui faire articuler au sein du parlement, *qu'il ne tenoit sa couronne que de Dieu seul*. Qu'on se figure donc les frémissemens d'indignation qu'éprouvent les courtisans aux peintures énergiques des abus du despotisme, et sur-tout à ce vers relatif aux droits du peuple :

On est grand par soi-même ; on n'est roi que par lui.



ou lors qu'Hüascard, repoussant les prétendus avantages des arts, s'écrie :

Voilà par où les rois cherchent à nous séduire.  
 Et qu'avons-nous besoin de ces arts dangereux ?  
 Et que peut-on apprendre à qui sait être heureux ?  
 Nous l'étions dans nos bois. Cette pompe inconnue,  
 Cet éclat imposant, qui frappe ici la vue,  
 Sont l'ivresse de l'homme, et non pas son bonheur.  
 Ah ! s'il peut se trouver, ce n'est que dans son cœur ;  
 Ce n'est que dans ce bien qu'il falloit mieux défendre,  
 Qu'un tyran nous arrache, et que je veux vous rendre,  
 La LIBERTÉ ! content d'enchaîner l'univers,  
 Que ce fier oppresseur nous laisse nos déserts.

ou enfin lorsque le jeune sauvage voit *Manco*,  
 tremblant pour son trône, pour la vie de ses  
 enfans, pour la sienne propre, l'insulte en ces  
 termes :

De quelque nom brillant qu'en ces lieux on te nomme,  
 A tes yeux, malgré toi, tu n'es enfin qu'un homme,  
 Asservi, comme nous, au retour du destin :  
 Tu fis trembler le monde, et tu trembles enfin ;  
 Tyran ! puisse ta cendre, à la terre rendue,  
 Dans la foule au hazard se trouver confondue !  
 Que la mort te replonge en cette égalité,  
 D'où sortit un instant ton orgueil indompté !  
 Et qu'elle éteigne enfin dans une nuit profonde,  
 Ce nom de Roi, l'opprobre et la terreur du monde !

Témoins de l'effet que produisoient ces tirades,



les amis de LEBLANC s'attendoient à voir à chaque instant les acteurs interrompus, et l'auteur, par un dénouement imprévu, envoyé à la Bastille, y réfléchir sur le choix de ses sujets. Cependant la pièce s'achève. Le poète, à qui son danger n'avoit point fait perdre l'esprit, se trouve sur le passage du roi, et lui présente quatre vers impromptu, dans lesquels il louoit, ou supposoit sa clémence et sa bonté (6). La louange manque rarement son effet. Aussi le monarque charmé annonce hautement que la nouvelle tragédie lui a fait beaucoup de plaisir. Dès-lors les courtisans, aussi bas dans leur soumission que dans leur emportement, se contentent d'empêcher que MANCO ne soit redonné devant la Cour. L'auteur s'en consola par ses succès à Paris devant un autre public plus éclairé. C'est au sortir d'une de ces représentations, que THOMAS, qui voyoit tout en orateur, dit, au sujet du rôle d'Hüascar : *Ce sauvage a une éloquence brutale, qui entraîne. Il parle toujours, comme on combat, les poings fermés.* Dès ce moment, THOMAS lia connoissance avec l'auteur, à qui, dans sa correspondance, il donnoit le titre, alors fort singulier, de *Poète Citoyen*. Ce beau titre, LEBLANC sut le mériter.

Par une nouvelle audace, il veut attaquer sur la scène le dépostisme de ce clergé, qui jadis avoit



persécuté et fait trembler les rois, et qui, de concert avec eux, persécutoit alors les philosophes, mais sans les faire trembler. Il compose sa tragédie des Druïdes, où sous des noms anciens, il peint l'intolérance orgueilleuse et le fanatisme sans pitié de son tems. Quoique, pour se ménager un contraste, et peut-être une excuse, il y eût placé un prêtre humain et bienfaisant, la pièce est arrêtée à la censure. Des amis puissans intercèdent; la police consent à ce que le manuscrit soit confié à un autre censeur: c'étoit un archevêque (\*). LEBLANC parvient à le connoître, à le voir; il obtient même de lire avec lui sa pièce. A chaque acte, il demande ce qu'on peut y blâmer. — *Rien*, est forcé de répondre l'Aristarque mîtré; *au contraire, la morale en paroît saine et consolante.* — *Pourquoi donc en empêcher la publication?* — *Ah! c'est que parmi nos DRUIDES actuels, il y a beaucoup d'EMNON* (c'est le nom du prêtre cruel et fanatique), *et bien peu de CYNDONAX* (c'est le philanthrope). Pour paroître ressembler à ce dernier, le censeur permet la tragédie. Il exige cependant, pour plus grande sûreté, le *visa* d'un docteur de Sorbonne. La pièce est enfin représentée le 7 Mars 1772 (7). On s'obstine à reconnoître

---

(\*) Loménie-Brienne, Archevêque de Toulouse.



l'archevêque de Paris dans le portrait du grand Druide , intolérant et féroce. Furieux de l'application, Beaumont fait défendre la pièce, sans songer à cette autre application : *Monseigneur ne veut pas qu'on le joue*. Il prétendit qu'en employant le nom de HÉSUS, divinité des Gaulois , l'auteur avoit voulu attaquer et outrager la divinité du Christ. LEBLANC, croyant l'erreur sincère, essaya par lui-même, et par ses amis, de la dissiper. L'archevêque n'ose avouer qu'il se mêle d'un autre spectacle que de celui de sa cathédrale; il assure n'avoir aucune part à la défense de la représentation. Forcé dans ses derniers retranchemens, il écrit même au lieutenant de police; mais par une ruse, digne de ses pareils, il avoit marqué sur le *verso* de sa lettre, que, n'ayant pu refuser ce désaveu, il continuoit de défendre, au nom des mœurs et de la religion, une pièce aussi criminelle que séditieuse (8). En effet, dans le dictionnaire du Fanatisme, la raison est un crime, la tolérance, une révolte. Qu'on en juge par ce seul morceau, désigné comme un des plus coupables.

Quoi ! ce Dieu dont la foudre épouvante les crimes ,  
N'est dans tous vos portraits qu'un despote effréné ,  
Bourreau de sa famille , à sa perte acharné ;  
Qu'un dieu traître , menteur , terrible , impitoyable ;  
Envers qui, malgré lui, l'homme est toujours coupable ;



Avare de pardon , prodigue de tourmens,  
 Jaloux d'éterniser ses cruels châtimens;  
 Se proclamant lui-même aux races allarmées  
 Le dieu de la vengeance , et le dieu des armées;  
 Et fier d'être entouré d'esclaves gémissans,  
 Tremblans de rencontrer ses regards menaçans.  
 Ah! pouvez-vous penser que l'auteur de la vie,  
 Ce Dieu , qui ne s'annonce à la terre attendrie  
 Que par les soins , les dons de l'amour le plus pur,  
 Jamais pour les humains soit un tyran si dur :  
 Non; c'est lui qui vous parle : « Aimez-moi, dans vos frères,  
 » Vous trouverez en moi le plus tendre des pères.  
 » Par un commerce heureux de bienfaits et de soins ,  
 » L'un de l'autre , à l'envi , prévenez les besoins;  
 » Que le fort tende au foible une main protectrice;  
 » Époux , enfans , amis , voilà le sacrifice ,  
 » Voilà le culte pur , avoué par ma loi ,  
 » Et l'hommage , et l'encens , qui monte jusqu'à moi ».

Telle étoit la morale que le clergé condamnoit,  
 et qui, en pleine table de l'archevêque, valoit à l'au-  
 teur le nom de scélérat. Cependant, elle avoit été  
 approuvée par la Sorbonne, et cette approbation  
 donna lieu à une petite querelle théologique, dont  
 retentirent les journaux du tems.

Pour obtenir la défense des Druïdes, on avoit  
 employé, ce qu'on nommoit alors, une *auguste*  
*Princesse*, qui, faute de mieux, s'occupoit des  
 cas de conscience; elle se récrioit sur le scandale  
 auquel on avoit fait participer la Cour, en y repré-



sentant un drame aussi impie ; on lui répondit par le *visa* de son confesseur, de l'abbé BERGIER, qui, censeur des censeurs, venoit de trouver quatre-vingts propositions erronées et mal sonnantes, dans une histoire de Siam, ouvrage approuvé par le fameux RIBALLIER : grands gémissemens, sur la facilité du directeur, qui avoit pu s'oublier à un tel point. Au lieu de donner l'absolution, c'est lui-même qui est réduit à la solliciter ; en effet, il écrit, en forme de lettre, un bel acte de contrition ; il s'y confesse coupable ; et, pour s'excuser, prétend que ce sont deux Académiciens qui ont empoisonné la pièce par des tirades philosophiques, insérées après l'approbation. L'Académie, par l'organe de WATELET, somme le théologien de nommer les coupables ; nouvel embarras, si toutefois un docteur pouvoit en connoître. Il soutient que c'est l'auteur même, qui, après coup, a glissé dans sa tragédie quatre à cinq cents vers, que lui censeur n'eût pas manqué de mettre à l'index. LEBLANC, prouve par son manuscrit qu'au lieu d'additions, il a fait des retranchemens. BERGIER ne sait plus que répondre ; et, au grand scandale des fidèles, il se trouve convaincu de deux gros mensonges, et qui plus est, suspect de tolérance et de Philosophie (9).

Les Druides n'en furent pas moins rayés du ré-



pertoire. Ce ne fut qu'après la mort de la grande Princesse , et par l'entremise d'un autre Prince , qui , malgré sa grandeur , savoit penser qu'on pût en obtenir la reprise. Il n'étoit pas encore arrivé ce tems , où avec moins d'entraves et plus de succès , un jeune poète devoit exposer à l'indignation publique , sous leur vrai nom , sous leur véritable costume , un Cardinal bénissant les poignards de l'assassinat , une Reine et un Roi de France conjurant contre leur peuple ; puis , sur le même théâtre , de nous attendrir par la touchante peinture de ce prélat philosophe , de cet instituteur sentimental , dont le nom seul fait du bien à l'ame , et console d'appartenir à l'humanité ; cette double gloire devoit encore appartenir aux Écoles centrales de la Seine , qui comptent parmi leurs juges l'auteur de *Charles IX* et de *Fénélon*.

En but à la persécution d'hommes , en qui le renoncement aux autres passions donnoit plus d'énergie à celle de la vengeance , LEBLANC crut devoir faire diversion , et se réfugier à l'abri du trône , où l'on croyoit , comme au commencement de chaque règne , voir monter la justice et l'humanité avec les grâces et la jeunesse. Tel fut le motif qui lui fit donner , en 1775 , *ALBERT I<sup>er</sup>* , comédie héroïque , en vers de dix syllabes. Pour cette fois



les conseils de la bienfaisance, cachés sous le voile de l'éloge, furent très-bien accueillis, et lui prouvèrent que la vérité, qui a déjà le très-grand tort d'être la vérité, ne plaît au pouvoir, qu'en se déguisant sous les traits de la flatterie (10).

Dès-lors rebuté d'une carrière, où les dégoûts germent avec les succès, où l'intrigue et l'envie mêlent leurs cris aux applaudissemens et souvent les font taire, notre collègue se livre à ses compositions, dont la gloire moins proclamée doit être plus paisible.

Le traducteur des Géorgiques, si justement appelé *l'abbé* VIRGILIUS, venoit de mettre à la mode, chez un peuple lassé de chef-d'œuvres, la poésie didactique, qui se rapproche davantage des discussions économiques et savantes, alors très en vogue (11). Trop pénétré peut-être de la perfection désespérante de l'original, LEBLANC n'avoit pas assez senti l'adresse et le bonheur de la copie française, et il se proposoit d'en essayer une nouvelle. Un ami éclairé (12) le fit alors renoncer à ce projet, et dirigea son enthousiasme vers un autre poète, qu'il estimoit autant, pour ne pas dire plus, que Virgile : vers Lucrèce. Il enflamma son imagination sur la gloire de présenter le premier aux Français un génie, qui le premier  
avoit



avoit présenté aux Romains la philosophie parée de ces couleurs, dont l'éclat, après dix-huit siècles, plaide encore et obtient grace pour les erreurs de la physique. Mais, osons le dire, le chantre de la Nature, et après lui, son traducteur, n'ont point *emmiellé le vase*, autant qu'ils s'en étoient flattés, afin que l'enfant (et nous le sommes tous en ce genre) :

Surpris, mais non trompé, par cet art enchanteur,  
Boive enfin la santé, sans dégoût, sans terreur.

Ainsi, pour attirer la foule encore rebelle  
A la philosophie et profonde, et nouvelle,  
Le Goût doit la parer des fleurs de l'Hélicon,  
Et l'adoucir du miel, que lui verse Apollon.

Malgré ce précepte, la Raison, chez Lucrèce, n'est point assez souvent cette Vénus-Uranie, le modèle de la grace et du beau idéal. C'est presque toujours l'Hercule terrassant les monstres et les enfers. Faut-il s'étonner si son traducteur, comme Antée, se trouva étouffé dans les bras du demi-dieu ? au moins la lutte fut courageuse ; car la timide circonspection de notre langue, l'orgueil indigent de notre poésie craint et rejette le mot propre et le terme technique, si nécessaires dans les sciences. Nous ne pouvons donc encore



offrir, à cet égard, que quelques morceaux épars de Voltaire, de cet homme unique, que l'on trouve sur toutes les avenues de la gloire littéraire : comme le guerrier qui se multiplie, et se présente à-la-fois à tous les points sur lesquels on peut l'attaquer.

Au reste, si LEBLANC, par une fidélité trop scrupuleuse, n'a pas assez versé de fleurs sur les raisonnemens abstraits, sur les discussions vagues de Lucrèce; au moins il y a répandu le plus grand jour par des notes pleines de ces recherches, de ces rapprochemens, qui donnent plus de saillie et de lumière aux objets; il en a réparé les lacunes par une de ces interpolations savantes, avec laquelle il eût pu tromper plus d'une érudition, humilier plus d'un amour-propre; enfin il en a développé le système dans un discours préliminaire, où le chaos de l'ancienne philosophie se trouve débrouillé avec cette supériorité d'analyse qui parle à l'esprit par le raisonnement, et ce charme des formes dramatiques, qui flatte l'imagination par une piquante variété. Aussi l'édition complète de cet ouvrage, imprimé avec quelque luxe à la fin de 1788, fut-elle entièrement épuisée dès l'an cinq, malgré le peu de succès dont les ouvrages purement littéraires ont joui



dans cet intervalle , plus favorable à l'éloquence qu'à la poésie.

Le rapprochement des poètes anciens qui ont trouvé dans Lucrèce, non quelques paillettes, mais une mine opulente, ramène naturellement à Virgile; et l'ami de Mécènes est bien séduisant, après l'ami de Memmius. Il offroit à LEBLANC un charme de plus : celui que présente toujours l'objet de nos premières affections, de nos premiers projets. En s'imposant la loi de traduire en vers tous les imitateurs anciens de Lucrèce, son interprète n'eut donc garde d'excepter le seul qui pouvoit le dédommager d'un pareil travail; ainsi le premier pas, qui toujours est le plus difficile, se trouva franchi. Ces fragmens avoient fourni aux journaux des comparaisons utiles pour le goût, et quelquefois aussi pour la passion. Dès-lors l'honneur et la vanité, commandoient à notre collègue de prouver qu'il n'avoit point eu la prudence de concentrer toutes ses forces sur quelques difficultés, pour se prévaloir contre le courage, qui les avoit toutes surmontées. Il se trouva donc condamné à lutter, à-la-fois, contre le plus parfait des poètes anciens, et le plus brillant des modernes (13). C'est à lui-même à prouver, par des exemples, jusqu'à quel point il a eu tort ou raison dans cette entreprise hasardeuse. Écoutons - le d'abord prescrire entre les



précautions qu'exige la culture de la vigne, celle d'en éloigner l'olivier sauvage.

Qu'un acier émoussé ne blesse point l'arbuste ;  
 Veille à ce qu'il soit libre ; et songe à le venger  
 Du sauvage olivier , si prompt à l'ombrager.  
 Souvent une étincelle , à l'œil même éclipée ,  
 Par d'imprudens bergers à ses pieds délaissée ,  
 Se nourrit de ses suc ; de l'écorce aux ramaux  
 Monte , s'élève , éclate après un long repos ,  
 S'y déploie , et l'embrasse en flamme pétillante ,  
 Qui , du tronc tout entier désormais triomphante ,  
 Dans les airs obscurcis roule en noirs tourbillons.  
 Sur-tout , quand la tempête et les noirs aquilons  
 D'arbre en arbre en fureur transmettent l'incendie.  
 Pour tes ceps , dès ce jour , plus d'espoir , plus de vie ;  
 Nul soin ne les ranime ; et , leur cruel bourreau ,  
 L'olivier , seul vainqueur , renaît sur leur tombeau.

A ce dessin , qui nous paroît rendu avec la précision du genre didactique , opposons une peinture animée de ce mouvement , qui donne la vie aux compositions de la nature , comme à celle du génie. Nous la trouvons dans cette description du cheval , si justement fameuse. Pour le traducteur , c'est Bucéphale à dompter ; LEBLANC en sera-t-il l'Alexandre ?

Vois d'un sang généreux le rejetton nouveau.  
 Est-il blanc ? alézan ? ton espérance est vaine.



Bai-brun, mêlé de gris ? elle devient certaine.  
 Vois, comme le premier il marche avec fierté ;  
 Tend un jarret nerveux ; brave un fleuve irrité ;  
 Sur un pont inconnu s'élance avec audace ;  
 Et d'un bruit effrayant dédaigne la menace.  
 Que son port est altier ! quel museau délié !  
 Sous ses muscles enflés quel poitrail déployé !  
 Point de ventre apparent ; croupe ronde et polie.  
 Mais la trompette sonne. . . ô transport, ô furie !  
 Il n'est plus à lui-même ! il tressaille, il bondit ,  
 Frémit, dresse l'oreille, et gronde, et se roidit ;  
 A longs flots sur son cou sa crinière est roulée ;  
 Sur ses reins vigoureux son épine est doublée.  
 Tant d'ardeur, tant de feu contraint et renaissant  
 Jaillit de ses naseaux, de son œil menaçant.  
 Creusée avec effort, coup sur coup tourmentée ,  
 La terre sous son pied retentit agitée ;  
 Et tout son corps appelle, et prévient les combats.

Le courage et la guerre ont leur charme ; mais  
 l'industrie et la paix ont aussi leur mérite ; et  
 Virgile a chanté des animaux qui en donnent à  
 l'homme des leçons bien touchantes, et bien peu  
 suivies : ce sont les Abeilles. Le traducteur aural-  
 t-il dans son vol la légèreté de ces insectes ; dans  
 ses vers, la douceur de leur miel ?

Mais Phébus, triomphant des noirs enfans d'Éole,  
 repousse enfin l'hiver, fuyant vers l'autre pôle.  
 Il a rouvert nos cieux plus purs et plus sereins.  
 Quel essor je vois prendre à tes brillans essaims !



Dans les bois, les vergers, qu'ils aiment à s'abattre !  
 Suis les jeux de l'insecte : en sa course folâtre  
 Il caresse les eaux, il moissonne les fleurs ;  
 Plus actif, il revient à ces soins enchanteurs  
 De la famille à naître, ou déjà renaissante.  
 On s'échauffe, on pétrit la cire jaunissante,  
 Et le miel le plus pur y coule à flots dorés.  
 Mais quel torrent soudain roule aux champs azurés ?  
 Quel nuage a voilé la lumière ternie ?  
 C'est un peuple nombreux, qui part en colonie ;  
 Il cherche une eau plus fraîche, et des bois plus couverts...  
 Laissent-ils par dégoût leurs ateliers déserts ?  
 Sur les pas de leur roi, dépouillé de ses ailes,  
 Cours, va ramener ces cohortes fidelles :  
 Tu les verras soudain, respectant son repos,  
 N'oser ni fuir le champ, ni lever les drapeaux.

Ces Abeilles sont si intéressantes qu'on les quitte  
 à regret. Me permettra-t-on de m'arrêter encore  
 un instant autour de leurs ruches, et d'y étudier,  
 avec le microscope de Virgile, ou plutôt de  
*Leblanc*, les mœurs, l'instinct, et la brillante  
 activité de ces petits ouvriers ?

Seuls ils forment un peuple habitant sous des toits,  
 Chérissant la cité, gouverné par des lois :  
 Remparts, foyers, trésor, produit de l'industrie,  
 Enfans, rien n'est à lui ; tout est à la patrie.  
 Il prévient en été les besoins de l'hiver.  
 L'un, pour nourrir l'Etat, parcourt les champs de l'air ;



L'autre de sucs visqueux , des larmes du Narcisse ,  
 Utile casanier , fonde un vaste édifice ,  
 Et suspend les berceaux en cire façonnés.  
 Celui-ci , tout entier aux soins des nouveaux nés ,  
 De la famille élève et conduit l'espérance ;  
 Celui-là d'un miel pur entretient l'abondance ;  
 D'un nectar précieux les selliers sont comblés ;  
 Quelques-uns , par le sort aux portes assemblés ,  
 Observent tour-à-tour la pluie encore lointaine ,  
 Déchargent l'ouvrier , arrivant hors d'haleine ,  
 Ou , d'un commun effort , rangés en bataillon ,  
 Repoussent loin des murs le paresseux frélon.  
 Tout se meut , tout concourt au bonheur de l'empire ;  
 C'est le miel , c'est le thim qu'en parfums on respire.  
 Tels , d'acier amolli forgeant d'affreux carreaux ,  
 Les Cyclopes brûlans hâtent leurs durs travaux :  
 L'un dans le cuir enflé reçoit l'air qu'il repousse ;  
 L'autre plonge un fer chaud dans l'eau qui se courrouce ;  
 Leurs bras , avec effort , en cadence élevés ,  
 retombent en cadence ; et de feux abreuvés ,  
 Les lingots sont roulés par la tenaille ardente ;  
 L'Ethna tremble et gémit sous l'enclume grondante.

Ces citations , qu'il seroit facile de multiplier ,  
 si elles ne l'étoient déjà trop , ne feront point  
 pâlir les couleurs si vives , si bien nuancées , avec  
 lesquelles Delille a rendu les mêmes tableaux (14) ;  
 elles prouveront seulement qu'on peut encore ,  
 après lui , glaner quelques fleurs. Heureux , si le  
 dernier venu les eût recueillies avec un choix plus



sévère, assorties avec un goût plus délicat ! si , non content de quelques détails heureux , qui sont de bons morceaux , il eût soigné davantage l'ensemble , qui seul fait un bon ouvrage ! Mais LEBLANC étoit professeur : en traduisant , pour faire sentir à la jeunesse l'objet de ses études , il a dû tomber dans ces négligences qu'un instituteur se permet au milieu de ses élèves. L'académicien , son rival , écrivoit pour les gens du monde ; il vouloit leur faire goûter des beautés inconnues ; pouvoit-il le faire sans l'attention d'un homme qui sent continuellement le besoin de plaire ? Ce sont deux artistes , qui , avec une manière différente , ont copié le plus parfait des antiques , l'Apollon du Belveder. L'un présente une figure , qui , au premier coup-d'œil , paroît valoir l'original ; il faut l'œil de la critique et de l'érudition pour voir que les contours , à force d'être polis , sont peut-être altérés dans leur pureté : l'autre , au contraire , par respect pour son modèle , laisse à sa copie jusqu'aux sutures du moule ; il faut un œil indulgent et exercé pour sentir , sous ces rudesses apparentes , l'élégante perfection des formes originales.

Pour relever le mérite de notre collègue , je ne dirai point : il eût corrigé sa traduction ; il eût profité des conseils , qu'appelle le grand jour de l'impression. Non : LEBLANC écoutoit les cri-



tiques, et les suivoit peu; il changeoit ses compositions, et ne les corrigeoit pas; il trouvoit plus court de recommencer. Aussi son style, auquel on avoit d'abord reproché quelque rudesse et quelque négligence, n'a-t-il jamais présenté cette empreinte, plus ou moins déguisée, de la lime, qui donne aux vers, comme aux diamans, les saillies et le poli des facettes. D'ailleurs l'habitude des méditations philosophiques et des recherches savantes ne doit-elle pas insensiblement accoutumer à donner plus d'importance aux choses qu'aux mots; au fonds des idées, qui est tout pour la raison, qu'à leur forme, qui est aussi tout pour le goût. Qu'on y joigne une lecture habituelle de Cicéron ( 15 ), et par suite des auteurs anciens et modernes, qui se rapprochent le plus du tour périodique de cet orateur; comment alors acquérir ou conserver cette précision élégante, qui donne à la poésie sur la prose l'avantage des élixirs sur les liqueurs ordinaires? comment surtout, après s'être distingué par une surabondance d'idées fortes et profondes, ne pas pécher à la fin par l'excès même de ces brillantes qualités? car en littérature, comme en morale, tout excès est un défaut.

Qui ne sait encore combien le régime de l'esprit, comme celui du corps, influe sur leur



constitution ? or celui que suivoit LEBLANC étoit tout particulier. Sans attendre le moment, souvent capricieux, de l'inspiration, il le commandoit. Il croyoit pouvoir tenir son génie à la chaîne, quand on y retient avec tant de peine son attention. Un plan une fois arrêté, il se prescrivait de le remplir dans un tems déterminé ; il s'imposoit sa tâche journalière, et ne se couchoit satisfait, que quand il l'avoit remplie. C'est ainsi qu'il se condamna à traduire, en trois ans, les six Chants du Poëme de la Nature, et les quatre Chants des Géorgiques, en deux ; c'est ainsi qu'une pièce dramatique en cinq actes ne lui coûtoit ordinairement que cinq ou six mois : moyen quelquefois employé avec succès, pour donner à l'esprit plus de ressort, en le comprimant ; mais qui doit l'affaïsser sous le poids de la fatigue, et convertir en travail routinier, l'enfantement du génie.

A ces causes, qui ont plus ou moins influé sur le mérite littéraire de LEBLANC, il faut en joindre une dernière : l'éloignement trop continu, du moins depuis la Révolution, de cette société, qui délasse l'esprit sans le détendre, et polit le goût, comme le frottement polit les corps. Est-ce qu'il se trouvoit déplacé dans nos cercles ? non sans doute : car il y portoit cette simplicité



si touchante, dont le voile transparent embellit encore le mérite, qu'il paroît cacher. Il y portoit une autre qualité précieuse : celle d'écouter ; et un talent plus rare encore, dans un poète : celui de savoir louer les autres. Parroissoit-on surpris de sa joie pour les succès de ses rivaux ? *pourquoi*, disoit-il, *ne pourrions nous aborder ensemble à la gloire ? le rivage en est si étendu !* Lui donnoit-on à lui-même quelques louanges ? il les recevoit modestement, mais sans cette orgueilleuse humilité, qui semble appeller la contradiction ; car, comme il l'a dit quelque part :

Et quelquefois aussi, par un orgueil extrême,  
On fait gloire, en public, de braver l'orgueil même.

Au reste, si dans les dernières années de sa vie, des pertes chères à son cœur l'éloignèrent un peu de la société de ses semblables, il aimait toujours, avec une égale passion, les livres et les champs : société plus sûre, plus instructive, et souvent plus consolante que celle des hommes. Les jours qu'il passoit à la campagne ou dans sa bibliothèque, étoient les seuls qu'il comptoit dans sa vie (16). L'hiver, de légers travaux manuels, ayant pour objet de petits meubles de cabinet ; l'été, des courses et des promenades solitaires : tels étoient ses délassemens. A la campagne, il ne



sortoit jamais sans un livre à la main, mettant ainsi le Génie aux prises avec la Nature, et voyant le tableau et la copie s'embellir réciproquement par leur comparaison : étude vraiment digne du talent, et qu'il a chantée dans une épître sur la nécessité de joindre le pathétique et le dramatique aux descriptions. C'est dans ce Poème, où l'auteur joint adroitement l'exemple au précepte, qu'il fait du Coq et de la basse-cour une peinture, qui peut, je crois, entrer en parallèle avec d'autres peintures justement célèbres ; voici celle de notre collègue (17) :

Mais voyez s'avancer , sortant de la chaumière ,  
 Un panier à la main, la prudente fermière.  
 Voyez l'orge à grands flots jaillissant sous ses doigts ,  
 Et ce monde affamé s'empressant à sa voix.  
 Quels élans ! tout accourt, vole, se précipite ;  
 J'apperçois même entr'eux le moineau parasite ,  
 Qui, des saules voisins, plantés exprès pour lui ,  
 Vient s'asseoir hardiment à la table d'autrui.  
 Quels gloussements ! quels cris ! On s'affronte, on se pousse ;  
 L'impatiente faim pour un grain se courrouce ;  
 Plus d'un coup est porté, plus d'un bec est sanglant ;  
 Plus d'un convive fuit, et revient plus ardent.  
 Voyez, Roi du banquet, levant sa tête altière ,  
 A la crête de pourpre, à la démarche fière ,  
 Ce Sultan, de son bec laissant tomber vingt fois  
 Le grain, qu'il distribue, et répand à son choix.



De quel œil , caressant tant d'Hélènes fidelles ,  
 Il va , revient , jouit , s'applaudit de ses aîles !  
 Quel port ! Né pour régner par la guerre et l'amour ,  
 Mars , Vénus de leurs feux l'enivrent tour-à-tour ;  
 Et sa brillante voix , trompette de l'aurore ,  
 D'heure en heure l'annonce au sérail qui l'adore.

J'excèderois les bornes que je dois me prescrire, si je voulois citer, en les appréciant, tous les nombreux manuscrits de LEBLANC, et sur-tout ses compositions dramatiques ; car un attrait particulier le rappella toujours à ce genre. Mais qui ne sait combien l'optique théâtrale est nécessaire pour juger les effets de la scène, et que le goût ne devine pas toujours les jugemens du public assemblé, dont les conseils ont souvent instruit le génie même (18) ?

Privé de ce guide, notre collègue fit imprimer, en 1786, une tragédie de VIRGINIE. Il vouloit prouver qu'il avoit, en même tems que l'auteur de *Warwick* et de *Mélanie*, traité ce sujet ; mais en l'envisageant sous un aspect différent. En effet, sans prétendre comparer le style et les détails, on peut dire que LEBLANC a pris une marche plus simple. Il n'a point surchargé d'un intérêt politique la peinture si intéressante de la candeur et de l'innocence, se débattant contre la débauche furieuse et l'ambition forcenée ; de



plus, il a osé transporter, avec quelque succès, dans cette pièce, la situation la plus frappante de cette *Clarisse*, si différente de nos héroïnes actuelles de Roman; puisqu'on revient toujours vers elle avec un nouvel intérêt, et qu'on ne la quitte jamais sans cette douce mélancolie, la volupté des ames tendres.

A l'époque où un de ces écrits, faits pour produire ou cimenter les Révolutions, l'écrivit: *Qu'est-ce que le Tiers-État?* a révélé au peuple Français son importance; l'auteur des *Druïdes* crut aussi devoir payer son tribut civique en publiant un Drame intitulé *LE CLERGÉ DÉVOILÉ*, ou *les États-Généraux* de 1303. Mais quelle est la tragédie de Sénèque, qui pourroit l'emporter sur un chapitre de Tacite? Cependant le Sénèque français avoit mis éloquemment la nature aux prises avec l'orgueil, la raison avec les préjugés; il avoit placé sous un jour véritable, c'est-à-dire, fortement odieux, l'orgueil de ces deux castes usurpatrices, unies pour désoler la terre; enfin, il avoit peint avec des couleurs, alors nouvelles au théâtre, l'excommunication lancée par le cardinal, Légat de Boniface VIII, contre Philippe-le-Bel. C'est une femme qui en fait le récit en ces termes:

Aux lugubres accens, qui nous ont tant troublées,  
Aux cris tumultueux, aux clameurs redoublées



De la foule orageuse , et toute à son effroi ,  
 A votre voix enfin , j'ai couru malgré moi.  
 Qu'ai-je vu ? quel tumulte ! un grand peuple en allarmes ,  
 Des femmes , des enfans , les yeux noyés de larmes ,  
 Vers le temple sacré précipitoient leurs pas.  
 J'interroge ; on m'entraîne , on ne me répond pas.  
 Le portique est ouvert ; quelques flambeaux funèbres  
 Des voiles de la mort effaçoient les ténèbres.  
 On entre ; et , de ces flots tout-à-coup investi ,  
 Le parvis a tremblé , la voûte a retenti ;  
 Tout retombe soudain dans un morne silence.  
 Brillant d'or et de pourpre , un fier prélat s'avance ,  
 Il marche vers la chaire , où , dans sa majesté ,  
 Aux cœurs devoit toujours parler la vérité ;  
 Et d'où souvent , hélas ! indignement parjure ,  
 Pour surprendre le foible , a tonné l'imposture.  
 Un prêtre avec respect lui présente un flambeau ,  
 Un vase. . . . Quel est donc cet appareil nouveau ?  
 Il les saisit , il monte , et d'une voix tonnante  
 Porte ainsi dans les cœurs l'horreur et l'épouvante :  
 « Peuple ! le ciel enfin daigne affranchir ta foi  
 » D'un Tyran abhorré , l'ennemi de sa loi.  
 » Écoute la vengeance , écoute l'anathème  
 » Qu'en sa juste colère il a dictés lui-même ».  
 A ces mots déployant le décret oppresseur ,  
 Qui dégrade Philippe , au nom d'un Dieu vengeur ,  
 Il le lit ; il ajoute , enivré de furie :  
 « Retranché , pour jamais , du livre de la vie ,  
 » Maudit , déchu du droit d'approcher des autels ,  
 » Roi , la honte du monde , et l'horreur des mortels ,



» Sans espérer des Saints l'éternel héritage,  
 » Tombe , et meurs dans l'opprobre , en frémissant dérage :

» Comme expire et frémit dans le sein de cette eau  
 » Trop longtems allumé , cet indigne flambeau ;  
 » Que ton sang soit versé , comme cette onde impure ;  
 » Que des chiens affamés devenu la pâture ,  
 » Ton corps , entre leurs dents , disparoisse brisé ,  
 » Comme ce vase impie , à mes pieds écrasé ».

Il dit ; et , l'œil en feu , d'une main forcenée ,  
 L lançant la cire éteinte , et l'urne profanée ,  
 Il les brise ; il les foule ; il les maudit encor.  
 Je vois , à leur fureur donnant un même essor ,  
 Les Prélats rejeter leurs torches enflammées ;  
 Invoquer des enfers les puissances armées ;  
 Leur dévouer Philippe ; et sur lui , sur les siens ,  
 Ses amis , s'il en est , ses fidèles soutiens ,  
 Appeller , à grands cris , ces noirs vengeurs du crime :  
 Le peuple croit les voir élancés de l'abîme.  
 Dans un trouble profond palpitant , oppressé ,  
 Tout cœur est suspendu ; tout regard est glacé ;  
 Toute bouche est muette ; et la foule éperdue ,  
 Le front dans la poussière , y reste confondue.  
 Dans les airs cependant , pour redoubler l'horreur ,  
 Résonne encor l'airain , l'airain de la terreur ;  
 On interdit au ciel les plus justes hommages ;  
 De nos mystères saints on voile les images ;  
 Les flambeaux sont éteints ; les autels dépouillés ;  
 Leurs ornemens pompeux honteusement souillés ;  
 A peine , avec effort , au travers des ténèbres  
 Percent des cris plaintifs , des hurlemens funèbres ,



Des sanglots, conjurant l'Ange exterminateur,  
Qui sur nous fait planer son glaive et sa fureur.

Ce tableau, qui n'est que trop fidèle, LEBLANC depuis osa le mettre en action, dans une tragédie manuscrite intitulée : RAIMOND VI, ou *les Albigeois*. Il fit plus : il vouloit présenter sur la scène le comte de Toulouse, souverain alors légitime, non-seulement dégradé au milieu du Temple, mais dépouillé de ses armes et de ses vêtemens, battu de verges, et empoisonné dans une hostie : hardiesse sur laquelle l'effet de la représentation pourroit seul permettre de prononcer. On se doute bien que dans un pareil sujet, l'auteur n'a pas manqué d'employer cette réponse fameuse, et que l'histoire a consacrée, de l'abbé de Citeaux, ARMAND, Légat d'Innocent III, lorsqu'on lui annonce que les Albigeois désespérés, se sont réfugiés dans une tour, et refusent de se rendre.

BEAUMONT.

Faudra-t-il par le fer réprimer leur audace ?  
Et sans égard pour l'âge, ou le sexe, ou le rang,  
A tant de sang versé, ajouter tant de sang ?  
Voilà l'effroi secret dont notre ame est surprise.

ARMAND.

Eh ! qu'importe un sang vil, qui trahiroit l'Église ?

G



Il est dû tout entier à vos bras destructeurs.  
 Allez, de l'Hérésie heureux triomphateurs,  
 Que le feu dévorant, que le fer en efface  
 Et le plus foible germe, et la dernière trace.  
 Dieu parle : c'est assez.

B E A U M O N T.

Dans le désordre affreux  
 Où sont en cette Tour entrés ces malheureux,  
 Plus d'un Croisé peut-être, ardent à leur poursuite,  
 Surpris, s'est vu tantôt entraîné dans leur fuite.  
 Ne pourroit-on sauver ces fidèles chrétiens?

A R M A N D.

Que tout périsse ! Allez. *Dieu choisira les siens.*

La préférence donnée par LEBLANC à ces sujets, indique assez quel fut le fonds de son caractère. Un amour ardent de l'humanité, de la vertu ; une haine profonde pour le fanatisme et la superstition, qui aveuglent ; pour le despotisme et l'anarchie, qui dégradent. Ce furent ces sentimens, autant que le désir d'une rivalité difficile, qui l'engagèrent à tenter, dans un âge avancé, un ouvrage que Voltaire avoit essayé dans un âge trop tendre : un Poëme épique sur la Ligue. Le courage, ou, si l'on veut, l'audace de cette entreprise, étonneroit peut-être davantage (18), si je détaillais l'immensité des études en



histoire, en politique, en littérature par lesquels l'auteur s'étoit préparé à ce grand œuvre. Il suffira, pour sa gloire, d'annoncer que le plan de cette épopée, dont la moitié est déjà remplie, présente un merveilleux imposant, une marche vraiment dramatique et le principe d'un intérêt général; car cette époque du seizième siècle y est représentée comme le prélude de l'époque actuelle du dix-neuvième, où l'impulsion donnée aux esprits doit avoir l'effet inévitable de changer tôt ou tard le système économique et religieux de l'Europe. Tant, dit le poète, dans son invocation :

Tant il en a coûté pour conquérir nos droits  
Sur la fourbe du Prêtre, et l'audace des Rois !

Tout en dirigeant ces redoutables batteries contre ces fléaux de la société, notre infatigable collègue, en attaquoit encore les vices et les préjugés avec une arme plus légère et plus difficile à manier : l'arme du ridicule. Il avoit commencé un poème héroï-comique, intitulé *Zamès*. C'est le nom d'un Génie, auquel, un beau jour, il prend fantaisie de savoir ce que c'est que le bonheur, et ce qu'on en pense dans les autres sphères. Le voilà donc qui voyage de monde en monde, conduit par une jeune fée, la *Curiosité*, fille bâtarde de la Philosophie. Comme on s'en doute bien, il arrive



à notre héros une foule d'aventures singulières et plaisantes, qui sont tracées avec cette gaîté philosophique, enluminées avec ces couleurs fraîches et même un peu libres, qu'ont employées le chantre d'Angélique, et celui de Jeanne d'Arc. Aussi me garderai-je bien d'en présenter même le croquis. Je craindrois d'être traité comme le pauvre *Zamès*, à son arrivée sur notre globe, où un Bramine charitable ne manqua pas de le prendre d'abord pour un envoyé du diable.

Ainsi chacun, et sur-tout le cagot,  
Croit voir le diable, où n'est point sa folie;  
Parler raison, c'est sentir le fagot.  
Dieu le bénisse, et le réconcilie  
Avec bon sens. *Zamès* n'étoit si sot.  
S'il eût connu les enfers et les diables;  
Si de ce monde il avoit su les fables,  
Le pauvre moine eût mal passé son tems;  
Il eût payé ces discours offensans,  
Dont pour un rien, pour un vain badinage,  
Dans ces bas-lieux, on régale le Sage.  
Heureux alors, heureux, si, pour son bien,  
Comme *Zamès*, il n'y comprenoit rien !

Honneur donc à LEBLANC, et à tous ceux qui, comme lui, Républicains avant la révolution, n'ont point reculé devant leur raison, lorsqu'elle est devenue la raison publique. Mais malheur à ces préten-





des Sages, qui, ne trouvant dans la Philosophie qu'un droit de fronder, ou un secret de faire pensionner leur silence, ont abjuré leurs principes, dès qu'ils n'ont plus été un moyen de singularité ou de fortune ! Opprobre à ces intrigans plus coupables, qui, traitant le Peuple comme ils avoient traité les Grands, ont exalté ses excès, pour obtenir ses faveurs ; puis, honteux de leur nullité, se sont enrôlés sous les drapeaux qu'ils avoient combattus, se chargeant ainsi d'un double déshonneur.

Bien éloigné de cette bassesse, LEBLANC eut le noble orgueil de refuser les présens de la Cour. Un Intendant des finances, qui se crut un Colbert, parce qu'il avoit la prétention de l'être, avoit voulu en 1788 pensionner, ou plutôt acheter les gens de lettres ; on lui désigna l'auteur des Druïdes. Mais il falloit faire une visite, c'est-à-dire, aller d'avance protester de sa bassesse : LEBLANC s'y refuse. On ne lui en adresse pas moins, ou comme appât, ou comme reproche, une gratification de 600 francs. — *Que faire ?* dit LEBLANC à son épouse, en lui apprenant cette nouvelle. — *Renvoyer cet argent, car nous savons vivre de peu,* répondit-elle. — *C'est le parti que j'ai déjà pris,* ajouta le Philosophe, qui craignoit plus de contrarier son épouse, que sa majesté. Cependant, ce même Philosophe se vit avec plaisir placé sur la



liste que la Convention dressa pour des gratifications en papier-monnoie ; c'est qu'il savoit distinguer la récompense nationale qui honore , de la solde royale qui humilie.

Comment ce bienfait n'eût-il pas été cher à son cœur ? il lui avoit été ménagé par l'amitié. Et dans le nombre des autres services qu'elle lui rendit , puis-je omettre celui par lequel il devint notre collègue ?

LEBLANC remplissoit la place gratuite de jury des Ecoles primaires , avec ce zèle de la vertu , qui n'a pas même besoin de la renommée. Un des membres du jury central , qui avoit perdu de vue l'auteur des Druïdes , depuis la révolution , apprend qu'il est dans l'indigence ; il s'informe adroitement s'il accepteroit une chaire aux Écoles centrales ; il l'y fait nommer à son insu : par une attention plus délicate , il lui fait annoncer cette nouvelle par un de ses amis intimes , et se dérobe lui-même le prix de son action , en se sauvant à la campagne. Mais il est sous vos yeux , Citoyens , ce Philosophe , qui , en calculant ainsi la bienfaisance , se montroit digne de calculer le système des mondes (\*). Ah ! payons-lui , au nom de l'ami , qui n'est plus , le tribut auquel sa modestie lui donne de nouveaux droits ;

---

(\*) Le citoyen LAPLACE , membre de l'Institut.



et ne séparons pas dans notre reconnoissance son illustre collègue de gloire et de bienfaisance (\*), lui qui, avec cette simplicité, cette candeur du génie, répondoit aux remerciemens de LEBLANC : *Citoyen, mais ce n'est pas vous, ce sont les Ecoles centrales à qui nous avons cru rendre service.*

Ces suffrages des premiers hommes de son siècle furent pour lui le prélude d'une autre distinction également flatteuse ; elle n'avoit point été provoquée ; elle fut applaudie ; l'on eut gré à l'Institut, qui, en accueillant dans sa vieillesse l'auteur des Druïdes, le vengea des persécutions du fanatisme. Ainsi l'on aime quelquefois à réparer les injustices des autres ; et l'équité devient à la mode, du moins pour quelque tems, mais sans jamais tirer à conséquence.

Suivons notre philosophe rentré dans la carrière de l'enseignement ; y retrouvera-t-il ses premiers goûts et son premier zèle ? Par un effort plus grand encore à son âge, il renonce à son ancienne manière, à cette routine, dont le sacrifice est plus rare que celui des opinions. Il essaie la méthode de Dumarsais, qui n'est que celle de la raison (20) ; et s'il n'y ajoute pas tous les développemens, qui en sont la conséquence, il

---

(\*) Le citoyen LAGRANGE, membre de l'Institut.



y supplée par ce zèle de courage et de patience, auquel rien ne peut suppléer. Attaché à une école, dont les murs rappellent tant de noms fameux dans les fastes de l'instruction, il semble y avoir recueilli tous leurs talens, mais sans leurs défauts; tout leur esprit, mais sans leurs préjugés; tel est l'attachement, le respect filial que lui portent ses élèves, qu'ils ne s'aperçoivent pas même de cette surdité, dont l'espièglerie sans pitié de la jeunesse, sait tirer ailleurs un parti si cruel. Et comment ne pas révéler un vieillard; comment ne pas chérir un ami, ou plutôt un père, qui voit, dans chacun de ses élèves, les enfans que la nature lui a refusés; qui oublie au milieu d'eux les heures, ses infirmités, ses travaux, ses repas même; qui chaque jour vient d'une demeure éloignée, malgré l'intempérie des saisons, leur communiquer les fruits de ses veilles et de son expérience; qui, reconduit chaque chaque jour par ses disciples, ne pouvant se résoudre à s'en séparer, les retient encore pour les faire travailler sous ses yeux? dévouement bien rare, lorsqu'on a goûté de plus brillans succès! sacrifice bien méritoire, puisqu'il se renouvelle tous les jours, et qu'il n'est point payé par la renommée. Que dis-je? son salaire pour LEBLANC fut la mort. Cette fatigue dans les rigueurs d'un long hiver lui causèrent une maladie



de poitrine , qui bientôt le força de renoncer à ses travaux classiques , et ce fut la plus sensible de ses douleurs.

Livré aux ennuis d'une maladie longue et cruelle , il déployoit ce courage tranquille , qui brave la mort en détail , et vaut peut-être celui qui la brave ou la reçoit d'un seul coup. Pour suspendre ses douleurs , il relit chaque jour un volume de Voltaire , de ce génie supérieur , qu'il s'étoit toujours proposé pour modèle , je dirois presque pour rival. Il semble avant de mourir , vouloir , comme le Gladiateur expirant , se consoler de sa chute , en se rendant compte de tous les avantages de son vainqueur. Électrisés par cette lecture , ses entretiens avoient ce charme de philosophie et de sensibilité , qui rappelloient Socrate à son lit de mort. Il les égayoit encore par une foule d'anecdotes , qu'il savoit conter avec une naïveté plus piquante que la finesse. Une seule fois il prit un ton différent. On lui annonçoit les premiers succès de ces Russes , jadis si vantés par nos littérateurs , nos philosophes et nos indépendans ; et qui venoient noyer dans notre sang les lettres , la philosophie et l'indépendance. Le narrateur n'admettoit ni les mœurs cruelles , ni les intentions dévastatrices de ces ennemis. LEBLANC se lève sur son séant , et im-



provisé avec force des imprécations contre les hordes de ce qu'il appelle *les SAUVAGES de l'Europe*. Elles ont été sans doute entendues, puisque nous avons vu l'orgueil de ces barbares, captif et humilié dans ce même Paris, dont le pillage avoit été promis à leurs féroces espérances.

Ce qui paroissoit retenir encore l'ame de LEBLANC, près de fuir, c'étoient les soins touchans de son épouse, qu'il appelloit LA MERE AUX INQUIÉTUDES. — *Je n'ai plus assez de forces*, disoit-il à ses amis, *pour vous peindre tout le courage de cette femme; ses dépenses pour moi épuiseront ses ressources, sans me sauver* (21). En effet le zèle et la sensibilité ne peuvent commander à la nature. Notre collègue touche à ses derniers momens. Il saisit un prétexte pour éloigner un instant cette garde si attentive. *Promettez-moi*, dit-il, avec autant de courage que d'attendrissement, à ceux qui l'entourent, *promettez-moi de ne pas abandonner cette infortunée, et d'aller pour elle à la Municipalité*. Quelques heures après il expira (le 14 Messidor, an 7) en se rappelant ces vers, qu'il avoit plusieurs fois cités pendant sa maladie :

Les animaux courbés, que la terre a vu naître,  
Marchent d'un pas égal vers le terme de l'Etre.  
La nature, en leur sein, déployant ses ressorts,  
S'anime, se dissout, renaît de corps en corps.



Un flot en un instant , sur l'Océan du monde ,  
 Les jette dans la vie , ou dans la nuit profonde.  
 Mais seul , par la pensée embrassant l'Univers ,  
 Législateur et roi de ses hôtes divers ,  
 L'homme , à ses grands destins voit la mort asservie.  
 En vain ce souffle actif , ce principe de vie ,  
 Étincelle échappée aux feux de l'Eternel ,  
 Est esclave un instant d'un corps vil et mortel ;  
 Quand la main du trépas semble arrêter sa course ,  
 Il va libre et vainqueur se rejoindre à sa source.

LEBLANC avoit eu la douleur de survivre à des amis célèbres, aux Truden , aux Dionis-du-Séjour , aux Malsherbes : il a eu la gloire d'être pleuré par d'autres amis non moins célèbres. Un magistrat savant (\*), en le saluant du dernier adieu , a fait entendre sur sa fosse une voix connue à la tribune et dans nos lycées ; un poète républicain a couvert son urne de ces fleurs légères, dont il avoit jadis couronné l'urne de Dorat et Fontenelle (\*\*). La société libre des sciences et arts a partagé et applaudi la douleur de la veuve, qui s'est exhalée dans une lettre empreinte de larmes, et d'un juste orgueil pour la gloire de son époux. O digne compagne d'un homme vertueux ! toi qui ne connoissois pas de plus beau titre

---

(\*) Le citoyen COUSIN , membre de l'Institut , et alors Président du Conseil des Anciens.

(\*\*) Le citoyen CUBIÈRES.



que son nom ! toi qui fis pendant trente années son bonheur, et n'as vu s'évanouir le tien qu'en le perdant ! toi qui, dans l'illusion d'une ame tendre, ne pouvant te persuader que l'objet de tes chastes affections eût cessé de vivre, quarante-huit heures après sa mort, lui prodiguois des soins, appellois les secours de l'art, et voulois disputer à la tombe un corps glacé, qu'il fallut arracher de tes bras ; je ne te dirai point : renonce à ta douleur ; non, elle est ton existence. Mais entends ce concert de regrets et d'éloges, qui se mêle à tes gémissemens. Rassemble toutes tes forces pour recueillir l'ame de celui qui te fut cher, et fixer sa mémoire, comme tu as déjà fixé ses traits. Au défaut de sa personne, embrasse au moins cette double image, qui seule peut tromper ton désespoir. C'est lui-même qui t'en conjure du sein de ce monde meilleur, où sa tendresse t'a précédée ; c'est lui, qui, blâmant ce défaut de courage, dont il ne t'a pas donné l'exemple, t'adresse ces vœux, qu'il forme, dans sa *Henriade*, pour une veuve également inconsolable :

. . . Puisse bientôt de ce cœur déchiré,  
Aux plus profonds ennuis si justement livré,  
Et le ciel, et le tems étouffer le murmure !

Puisse leur charme heureux enfermer la blessure ;  
Ou n'y laisser du moins que ce doux souvenir  
Dont une ame sensible aime à s'entretenir !



Je viens de raconter la vie de deux instituteurs, qui ont su joindre l'amour des Lettres à celui de la Patrie ; le mépris des richesses à celui des intrigues ; enfin la passion de la gloire à celle de l'humanité. Je n'ai point déguisé leurs foiblesses ; ils m'ont paru assez grands pour n'en point redouter l'aveu. Maintenant, Citoyens, j'interroge vos consciences, ou plutôt votre sensibilité. Qui de vous pourra blâmer nos pieux regrets ? Qui pourra condamner des honneurs tardifs, achetés par tant de veilles, de sacrifices et de moralité. Ah ! levons enfin le voile qui couvre ces images. Contemplons les traits du mérite et de la vertu modestes ; ils n'ont à rougir ni de ce que j'ai rapporté de leur conduite, ni de l'hommage qui en est le prix. Et vous, témoins et ornemens de cette solennité, Jeunes Républicains, remportez avec ces palmes et ces fleurs l'idée de la Justice et de la Reconnoissance ; que leur souvenir préside désormais à vos études ; qu'il enflamme votre imagination par l'espoir de la gloire ; qu'il nourrisse dans vos ames le besoin de la vertu. Vous le voyez : les travaux utiles, les passions généreuses et libérales, sur-tout les

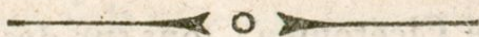


services rendus à la Patrie sont les seuls monumens qui nous survivent; tout le reste s'engloutit et disparoît pour jamais dans la tombe. Puisqu'il en est tems encore, élancez-vous donc avec courage dans la carrière où LEBLANC et DEPARCIEUX vous ont précédés. En y trouvant leurs traces, vous y trouverez aussi notre dévouement. Tandis que vos frères, vos amis repoussent les fureurs coalisées du Despotisme et de la Barbarie, apprenez à repousser les attaques, toujours renaissantes, de l'ignorance et des préjugés. Préparez-nous des victoires aussi utiles et plus consolantes pour l'humanité. Embellissez la République de vos jeunes succès; enrichissez ses destinées de l'espoir de vos vertus; assurez son triomphe par les mœurs et les arts, comme il l'est déjà par les armes et les lois. Méritez que la Patrie honore votre mémoire, lorsque vous ne serez plus; et qu'on dise aussi de vous, comme de nos deux collègues : *Leur éloge remonte aux jours de leur enfance, et au tems de leurs études.*

---



## N O T E S.



(1) Le véritable nom de notre auteur étoit BLANC. Comme on s'obstinoit à y ajouter l'article, il crut devoir y surajouter cette dénomination DE GUILLET, qu'il tenoit de sa mère. Ce ne fut donc point vanité, mais crainte de se voir confondre avec quelques littérateurs du même nom, et sur-tout avec un certain abbé LEBLANC, connu par la dureté de ses vers et de son caractère. C'est en faisant allusion à cette double aspérité, que *Piron* disoit de cet abbé, qui logeoit au-dessus d'un maréchal : *Son adresse est chez son cordonnier.*

(2) Les corporations religieuses préparoient à l'enseignement par une ou deux années d'études ascétiques et théologiques ; c'est-à-dire, que pour apprendre à former le goût et l'intelligence, on commençoit par fausser l'un et l'autre. LEBLANC, dès l'âge de 14 ans, eut l'esprit de ne rien comprendre à tout cela ; aussi, au lieu de méditer, s'amusoit-il à laisser tomber son bonnet quarré de sa fenêtre dans le jardin ; puis de descendre bien vite les escaliers pour le ramasser. C'est ainsi qu'il parvenoit à se procurer un exercice, qui n'est un plaisir à cet âge, que parce qu'il est un besoin.

(3) LEBLANC a marqué son premier et son dernier pas dans la Littérature par deux ouvrages latins ; le premier, une ode sur le rétablissement de la bibliothèque publique de St.-Victor ; l'autre, une



pièce de vers sur la translation des cendres du Victorien *Santeuil*, dans une des Ecoles centrales de Paris. Parmi ses manuscrits se trouvent plusieurs discours écrits en style Cicéronien, tous sur des objets philosophiques; tels que ceux-ci : *Les demi-connoissances sont-elles plus dangereuses dans les arts et les lettres, que dans la morale? Est-il plus facile de triompher de ses passions, que de ses préjugés?* Il avoit encore, à cette époque, composé quelques Drames de collège, qui furent par la suite le germe de ses meilleures tragédies. Ainsi il refit ses *Méxicains* sous le nom de *Manco-Capac*; ses *Prêtres Egyptiens*, sous celui des *Druides*; son *Retour d'Ulysse*, sous le titre de *Pénélope*: tant on revient, toujours avec plaisir, et souvent avec avantage, à ses premières idées!

(4) LEBLANC est l'auteur des *Mémoires du Comte de Guines*, roman d'amour, qui n'est pas sans intérêt. Il a coopéré avec *Bruys* et *Séguiran* au CONSERVATEUR, Journal intéressant, sur-tout à cette époque, par les articles de goût et d'imagination, dont notre auteur étoit chargé.

(5) Il est des rapports généraux qui unissent l'homme à l'homme, indépendamment de toute institution; il y a des vices cachés dans les meilleures sociétés, sur lesquels les lois n'ont point de prise; il y a des erreurs destructives de l'humanité; et la tragédie peut, en attaquant ces vices et ces erreurs, en mettant ces rapports en action, avoir dans tous les pays un but moral, qui lui donne une utilité plus générale et plus durable que celle de la tragédie grecque.

C'est



C'est sous cet aspect que M. LEBLANC a envisagé la tragédie dans *Manco*. Il a mis en opposition la liberté naturelle et la contrainte des lois , pour faire sentir les dangers de l'une, et la nécessité des autres, pour le bonheur du genre humain; idée grande, et peut-être la plus utile qu'on ait jamais présentée aux hommes». CONDORCET, *Journal Encyclopédique*, tome IV, première partie.

(6) D'après l'époque et la circonstance où se trouvoit LEBLANC, on pourroit croire son impromptu plus louangeur qu'il ne le fût réellement; le voici :

J'ai peint un Roi juste et clément,  
Digne par ses vertus d'une gloire immortelle;  
Pouvois-je le peindre autrement ?  
J'avois mon prince pour modèle.

LEBLANC a composé, dans ce genre, un grand nombre de poésies fugitives, qu'il a su renfermer dans le cercle des sociétés auxquelles il les destinoit. Presque toutes ont un ton sentimental et philosophique, et quelques-unes, la légèreté badine, qui est le charme de ces sortes de compositions. Entre ces dernières, je citerai des vers à un particulier, qui, à la campagne, avoit tenu un enfant sur les fonts, et fut soupçonné d'avoir porté au baptême un intérêt plus vif que celui d'un parrain :

A vous Patriarche des ris,  
Fléau des sots et des maris;  
A vous, qui dépeuplez Cythère  
De tous ses dieux, qui, pour vous plaire,  
Ont fixé leur Cour à Paris.



Je vous soupçonnai d'être père  
 D'un enfant, qu'on faisoit chrétien;  
 Ce soupçon, je le sais trop bien,  
 Étoit faux, mais non téméraire.  
 Quand on a galant entretien,  
 Saillie agréable et légère,  
 Ton pressant, folâtre maintien;  
 Bons-mots piquans, voix minaudière;  
 Et que dans l'antré du mystère,  
 Par les nœuds d'amour on retient  
 Frétilante ou simple bergère,  
 L'instant séduit, l'appétit vient;  
 On se prête à faire un chrétien,  
 Quoiqu'alors on ne le soit guère.

Vous soupçonner d'avoir su plaire  
 N'étoit si grand péché, je croi.  
 Combien l'ont pu faire avant moi;  
 Combien encor peuvent le faire ?  
 Si vous en êtes irrité,  
 C'est le moyen, en vérité,  
 De rompre avec toute la terre.  
 Mais elle y perdrait trop, ma foi;  
 Et dans mon erreur excusable,  
 Je ne suis pas assez coupable,  
 Pour que vous commenciez par moi

(7) La première représentation des Druïdes devoit être, et fut réellement orageuse. La salle s'étoit trouvée remplie, avant que les billets destinés au public, fussent distribués; et en revenant, l'auteur entendit deux particuliers, qui marchaient devant lui, se dire:



*C'en est fait; il ne s'en relevera pas. Il faut avouer aussi que nous avons bien gagné notre argent. Quand c'eût été VOLTAIRE, nous n'aurions pas mieux sifflé.* Cependant on redonne les *Druïdes*; mais, un instant avant l'ouverture du spectacle, on change tous les postes; et la pièce est accueillie avec des applaudissemens, qui augmentèrent à chaque représentation, jusqu'à la douzième. La pièce alors fut suspendue par des ordres appelés *SUPÉRIEURS*, quoique souvent ils partissent de bien bas.

(8) Cette lettre fut montrée par un commis de la police à M. Truden, son protecteur, auquel il ne pouvoit rien refuser. Dans le même tems, un de ces hommes qu'on pourroit, au besoin, selon l'idée de Thomas, *opposer à leur siècle*, Malsherbes écrivoit à LEBLANC, après avoir lu les *Druïdes* et *Manco*: « Si tous les auteurs dramatiques écrivoient dans le même genre, on auroit bien raison de dire que le théâtre est l'école des mœurs, et que la tragédie sur-tout est celle des rois et des hommes d'état. Mais comme ces gens-là n'ont pas toujours le tems de lire, je voudrois qu'à l'imitation de la politique de Bossuet, on fît pour leur usage un petit bréviaire, qui seroit intitulé: *Politique tirée des vers de Corneille, de M. Leblanc*, et d'un très-petit nombre d'autres poètes ».

(7) On peut consulter sur cette anecdote les *NOUVELLES ECCLÉSIASTIQUES* du 4 Juin, et 20 Août 1772. En général il est curieux de relire les journaux, quelques années après leur date. Les jugemens sur les hommes et les choses ont un piquant dont leurs auteurs



ne se doutoient guères, en les écrivant. Il est assez singulier maintenant, pour nous borner à LEBLANC, de voir comment les journaux Philosophiques d'alors s'efforcent de prouver, que les personnes pieuses ne doivent point s'alarmer des Druïdes; que cette pièce honore la religion, en dévoilant les abus des cultes erronés, et en prêchant la morale la plus conforme à celle de l'évangile; tandis que les journaux Ecclésiastiques répètent, que cette tragédie, sous le nom des fausses religions, en veut à la véritable; qu'elle l'outrage plus perfidement, en empruntant sa morale et ses expressions; enfin qu'on ne peut douter de ses intentions criminelles, d'après l'intérêt que prennent à son succès les Économistes et les Géomètres.

( 10 ) LEBLANC a laissé dans son porte-feuille une autre comédie, écrite et intriguée avec plus de soin: LE PHILOSOPHE à l'épreuve: il l'avoit composée en 1764; elle est également en vers de dix syllabes. Ce mètre a tant de souplesse et de facilité, qu'il devrait être consacré à la Comédie et aux Poèmes badins, comme l'alexandrin l'est à la tragédie et à l'épopée, si Molière n'avoit pas écrit en vers de douze syllabes.

( 11 ) Les lettres, comme les habillemens, ont aussi leurs modes; et elles se rapprochent plus qu'on ne pense. Seroit-ce parce qu'elles ont entr'elles le même rapport qui se trouve entre nos manières de penser et d'agir? Quoi qu'il en soit, sans nous livrer à des recherches, qui ne sont plus de mode, quel aspect présentent les costumes et la littérature sous Louis XIV? D'un côté, un air de grandeur et même d'emphase: des habits galonnés, surchargés de rubans, des souliers



carrés à talons hauts, des plumets et de vastes perruques ; de l'autre, force poèmes épiques, des tragédies politiques et galantes, des romans à grandes aventures et à longues harangues. Sous la Régence, plus d'aisance et de recherche : des habits ronds et brodés, des nœuds d'épaule à paillettes, une double tresse et des vestes déboutonnées ; en même tems du Marivaudage, des Romans libertins, des épigrammes, et des vaudevilles. Sous Louis XV, la mode prend un caractère plus triste : des habits noirs, des perruques à marteaux ou à larges bourses, de lourds paniers, de grands falbalas ; et alors les Romans sombres et philosophiques, les odes, les drames, et l'Anglomanie. Sous Louis XVI, tout devient roide et rétréci : des habits courts et dégagés, de petits chapeaux, de longues queues, des boucles à l'œil, des souliers pointus et décolletés ; et simultanément, des dissertations économiques, des poèmes dictatiques, du Germanisme et du Persifflage ; enfin de nos jours ... Mais

Le tems présent est l'arche du Seigneur.

VOLT.

(12) Cet ami fut DIONIS-DU-SÉJOUR. En lui dédiant son ouvrage, l'auteur ne lui donne que le titre d'Académicien, parce que c'étoit au Savant son ami, et non au Magistrat protecteur, qu'il rendoit hommage. Cette épître dédicatoire est en vers, et finit par ces vœux touchans :

Oh ! si du Tems jaloux je pouvois triompher,  
Mon nom suivroit le tien, qu'il ne peut étouffer !

H 3



Nos neveux, quelquefois, diroient de moi peut-être :  
« Il fut aimé d'un sage ; il mérita de l'être ».

Ah ! si c'est m'enivrer d'un espoir trop flatteur,  
Qu'on le dise un seul jour , c'est assez pour mon cœur.

( 13 ) Pour avoir au moins quelque'avantage sur son rival, LEBLANC a joint à la traduction des Géorgiques, celle des Bucoliques. C'est dans ces premières poésies de Virgile qu'on trouve peut-être plus de ce *molle utque facetum*, qui caractérise les Muses champêtres. Aussi deux poètes distingués, GRESSET et LÉONARD, l'un dans ses imitations brillantes, l'autre dans ses arides traductions, n'ont rendu que bien imparfaitement les graces de l'original. Le troisième interprète paroît s'être sur-tout proposé de conserver la simplicité du trait antique, dont notre langue offre si peu de modèles.

( 14 ) Je ne cite point les mêmes morceaux traduits par Delille ; ses vers sont dans les mains et dans la mémoire de tout le monde. Mon intention d'ailleurs n'a point été d'établir une comparaison rigoureuse, et toujours injuste, en fait de traductions, lorsqu'elle n'embrasse pas l'ensemble de l'ouvrage. Je ne crois donc point avoir contredit l'hommage, que j'ai rendu jadis au premier traducteur, en lui adressant ces vers, lorsqu'il parut aux Écoles Normales, en l'an 3.

Lorsque chez les Romains, vainqueurs de l'univers,  
Le modeste VIRGILE arrivoit au théâtre,  
Applaudi, contemplé d'une foule idolâtre,  
Il recueilloit le prix de ses beaux vers.  
O toi, qui de sa lyre as conquis l'héritage,



Jadis son interprète , aujourd'hui son rival ,  
 Nous t'offrons un tribut égal ,  
 Et , debout devant toi , par notre juste hommage ,  
 A la Postérité nous donnons le signal.

( 15 ) C'est à ce goût pour Cicéron que nous devons la traduction ( encore manuscrite ) d'un des plus précieux monumens de la philosophie ancienne , *les ACADÉMIQUES* : ouvrage que Cicéron préféroit à toutes ses compositions. L'intelligence en est devenue très-difficile , même avec le commentaire de *Valentia* , qui a bien pu suppléer , mais non remplacer ce que nous avons perdu du texte original. Avant la Révolution nous n'avions point en France de copie de ce traité , quoiqu'une traduction française en eût été publié à Londres , en 1740 , par Durand ; et qu'une autre eût été imprimée à Berlin quelques années après par Castillon.

( 16 ) Sans prétendre assigner les rangs , je vais essayer le parallèle que j'indique. Afin qu'on puisse suivre la trace des emprunts , je citerai chaque morceau suivant l'ordre des dates. Le premier est de COLLARDEAU , dans son épître à Duhamel , publiée en 1774.

Nous verrons dans ta cour , le Coq fier et superbe ,  
 Pour y chercher le grain , éparpiller la gerbe ;  
 Appeller aigrement son sérail assoupi ,  
 Entre mille beautés partager un épi ;  
 Et d'un bec amoureux distribuer entr'elles  
 Des baisers , qui jamais n'ont trouvé de cruelles.



Après cette esquisse, ROSSET fit une peinture, ou plutôt une description de cet oiseau dans ces vers de son poëme sur *l'Agriculture*, imprimé en 1777.

Que le Coq, de ces sœurs et l'époux et le roi,  
Toujours marche à leur tête, et leur donne la loi.  
Il peut dix ans entiers les aimer, les conduire;  
Il est né pour l'amour; il est né pour l'empire.  
En amour, en fierté le Coq n'a point d'égal.  
Une crête de pourpre orne son front royal;  
Son œil noir lance au loin de vives étincelles;  
Un plumage éclatant peint son corps et ses ailes,  
Dore son cou superbe, et flotte en longs cheveux;  
De sanglans éperons arment ses pieds nerveux;  
Sa queue, en se jouant du dos jusqu'à la crête,  
S'avance, et se recourbe en ombrageant sa tête.

DELILLE, enrichissant sur ces peintures, a cru devoir aussi placer le Coq dans le quatrième chant de ses *Jardins*, qui parurent, pour la première fois, en 1782.

A leur tête est le Coq, père, amant, chef heureux;  
Qui, roi sans tyrannie, et sultan sans mollesse,  
A son sérail ailé prodiguant sa tendresse,  
Aux droits de la valeur, joint ceux de la beauté;  
Commande avec douceur, combat avec fierté;  
Et fait pour les plaisirs, et l'empire, et la gloire,  
Aime, combat, triomphe, et chante sa victoire.  
Vous aimerez à voir leurs jeux et leurs combats,  
Leurs haïnes, leurs amours, et jusqu'à leurs repas.  
La corbeille à la main, la sage ménagère  
A peine a reparu; la nation légère,



Du sommet de ses tours, du penchant de ses toits,  
 En tourbillons bruyans descend tout-à-la-fois :  
 La foule avide en cercle autour d'elle se presse ;  
 D'autres toujours chassés, et revenant sans cesse  
 Assiègent la corbeille, et jusque dans la main,  
 Parasites hardis, viennent ravir le grain.

On ne peut refuser à chacun de ces morceaux de l'élégance, du trait, et de la vérité. COLARDEAU nous présente le Coq au milieu de ses amantes, qu'il nourrit et caresse ; chez ROSSET, il paroît seul, et développant la beauté de ses formes. DELILLE le saisit au sortir de la ferme, et indique, en passant et à grands traits, ses mœurs et son caractère. Pour LEBLANC, il le voit dans la basse-cour ; il y admire à-la-fois ses mœurs, son extérieur, ses actions et son caractère. Il joint aussi à la peinture de ce personnage la peinture du repas commun ; mais, avec quel art il dessine d'abord son groupe, pour en détacher ensuite sa figure principale, et fixer sur elle seule toute l'attention !

Pour le coloris, le premier est frais et galant ; on n'y desire qu'un peu plus de force. Le second a plus de pompe et de dignité ; mais peut-être pas assez de mouvement. Combien le troisième, quoiqu'un peu antithétique, a d'éclat et d'élégance ! et dans le dernier, que de chaleur et d'action, malgré son peu de variété !

Si nous entrons dans les détails, par-tout nous trouvons des traits saillans et heureux : ici, c'est le *Sérail assoupi* ; là, *Le front royal*, et le plumage



*qui flotte en longs cheveux ; ailleurs , c'est le Roi sans tyrannie et le Sultan sans mollesse ; enfin dans le dernier , c'est le Roi du banquet , caressant tant d'Hélènes fidelles.* Tous ont aussi des effets pittoresques. Qu'on relise dans COLARDEAU , en appuyant sur chaque syllabe ce vers imitatif,

*Appeller aigrement son sérail assoupi.*

Qu'on apprécie la coupe de cet autre vers si galant :

*Des baisers.... qui jamais n'ont trouvé de cruelles.*

Qu'on voie ensuite avec quelle adresse ROSSET a enchâssé , dans des émistiches brillans de grace et de poésie , ces mots de *crête* , d'*éperons* , de *cou* , de *queue* ! comme il a su donner sur-tout à son style la souplesse et la rondeur même de l'objet , dans ces vers si élégans :

*Sa queue , en se jouant du dos jusqu'à la crête ,  
S'avance , et se recourbe , en ombrageant sa tête.*

DELILLE n'a-t-il pas surpassé ses devanciers , par la précision de ces contrastes d'idées plus encore que d'images : *Les droits de la valeur , et ceux de la beauté.....* *Commande avec douceur , combat avec fierté* , et sur-tout par l'accumulation de ces traits rapides , comme l'action même :

*Aime , combat , triomphe , et chante sa victoire.*

Enfin , dira-t-on que LEBLANC est resté au-dessous de ces redoutables rivaux , lorsqu'on examine son Coq , levant sa tête altière , *A la crête de pourpre , à la démarche fière* ; qu'on le voit dans cette coupe



si expressive , *laissant tomber vingt fois le grain , qu'il distribue et répand à son choix ;* enfin , qu'on suit sa marche , dans celle de ce vers imitatif.

Il va , revient , jouit , s'applaudit de ses aîles.

Delà passons au spectacle du repas de la basse-cour. Ce morceau du poème des *Jardins* est du petit nombre de ceux qui ont trouvé grace aux yeux de l'inclément CLÉMENT ; c'est assez en faire l'éloge. En effet , comment ne pas admirer la beauté de ces vers dans lesquels *la Nation légère*

En tourbillons bruyans descend tout-à-lafois.

Quoiqu'une de ses expressions soit empruntée de COLARDEAU , qui avoit dit des colombes :

Se relever cent fois en légers tourbillons.

Mais *Cette foule avide qui , en cercle autour d'elle se presse ,* vaut-elle *Ce monde affamé s'empressant à sa voix ,* ou cette confusion avec laquelle *Tout accourt , vole , se précipite ?* Il y a de la grace et de la vérité dans ces détails : *D'autres toujours chassés , et revenant sans cesse , assiègent la corbeille ;* mais ne sont-ils pas au moins égaux par ceux-ci : *On s'affronte , on se pousse ; L'impatient faim pour un grain se courrouce ,* et surtout par ce dernier trait si naturel , si rapide : *Plus d'un convive fuit , et revient plus ardent.* Enfin , on a blâmé dans DELILLE , peut-être avec trop de rigueur , cette expression de *Parasites* , pour des animaux



domestiques , si utiles à leur maître ; mais pouvoit-on l'appliquer plus justement qu'au MOINEAU, et sur-tout en mieux couronner l'idée que par ce vers si agréablement emphatique ?

Vient s'asseoir hardiment à la table d'autrui.

Si l'on ne craignoit le ridicule du Commentaire, on pourroit encore rapprocher ces peintures de celles que POLITIEN , PASSERAT , MOSANT , VANIERE , DUCERCEAU , etc., ont faites en latin des mêmes objets. Peut-être y trouveroit-on le germe de beaucoup d'images et d'idées qu'on croit bien plus jeunes. Par exemple, le FRONT ROYAL ne vient-il pas de *Cui vertice summo affulget regale decus* ? Le plumage éclatant *qui DORE SON COU SUPERBE* etc., n'est-il pas dans ces détails non moins élégans :

*Dulcique errore , coruscæ  
Splendescunt cervice jubæ , perque aurea colla  
Perque humeros it pulcher honos . . . . .*

Enfin les traits avec lesquels ROSSET a peint la courbe et les jeux de la queue du Coq, ne sont-ils pas empruntés de ces vers aussi pittoresques :

*Et non dijecta , sed altum  
In caput , inque humeros erecta volumina caudæ...  
Cauda que cervicem suprâ revocata coronet.*

Sans doute on ne seroit point surpris de trouver, qu'avant d'avoir UNE BRILLANTE VOIX, TROMPETTE DE L'AURORE, le Coq étoit *Lucis prænunciæ ales . . .* *qui manè canorâ voce diem citat* ; que si en fran-



mais il s'APPLAUDIT DE SES AÎLES, en latin *Pulsat ovans plaudentibus ilia pennis*; mais en seroit-il de même, si cette idée de SÉRAIL, qui paroît toute moderne, devoit sa naissance à celle-ci :

*Ipse salax totam fœcundo semine gentem  
Implet... et Idaliâ solus dominatur in aulâ.*

Si cette dénomination de SULTAN SANS FOIBLESSE avoit été inspirée par celle-ci : *Indefessus amans, redivivis ignibus heros*; enfin, si ce vers, qui paroît né français : AIME, COMBAT, TRIOMPHE et CHANTE SA VICTOIRE, avoit presque été traduit de celui-ci :

*Pugnat amans, victorque suum canit ipse triumphum.*

C'est ainsi que le talent s'enrichit par l'étude de ceux qui l'ont précédés. Ne peut-il pas reprendre son bien par-tout où il le trouve ? à plus forte raison chez des Etrangers ; et chaque jour les langues d'Homère et de Virgile nous deviennent plus étrangères.

( 17 ) LEBLANC s'étoit fait de son Cabinet un asyle, que son épouse osoit à peine violer : lorsqu'on y pénétoit, des livres ouverts de tous côtés, des manuscrits placés sur des tables et des chaises, sembloient avertir les oisifs d'économiser les instans que leur accordoit un littérateur si occupé. Ses délassemens, en hiver et les jours de pluie, étoient de faire des sinets, des paresseux, des serre-papiers, des portefeuilles, et des cartons de toute grandeur, des pupîtres de différens degrés d'inclinaison. Ces occu-



pations indiquent des goûts simples , une ame douce et vertueuse ; elles sont bien préférables aux intrigues de tant de littérateurs , si fidelles à ce précepte :

Travaillez vos succès , autant que vos ouvrages.

( 18 ) Voici la liste des ouvrages dramatiques , tant imprimés que manuscrits de LEBLANC : MANCO-CAPAC , premier *Ynca du Pérou* ; les DRUÏDES ; VIRGINIE ; le CLERGÉ DÉVOILÉ , ou *les États-Généraux de 1303* ; RÉMOND VI , ou *les Albigeois* ; LIBERTA , ou *Marseille rendue* ; BRUTUS , ou *l'expulsion des Tarquins* ; VAODICE , *reine des Icènes* ; ZARINE , *reine des Sithes* ; PHILOCTÈTE , *traduit de Sophocle* , et PÉNÉLOPE , Tragédies en 5 actes. ALBERT I.<sup>er</sup> , et LE PHILOSOPHE à l'épreuve , Comédies en 3 actes ; enfin , ALEXANDRE , opéra. Qu'on ajoute à ces productions ses autres ouvrages en vers et en prose , et l'on verra que si LEBLANC a eu des défauts , au moins ce n'a pas été celui de la paresse.

( 19 ) Lors de son arrivée à Paris , LEBLANC , comme beaucoup de jeunes talens , avoit voulu débiter par un poëme épique. Étourdi des éloges , qu'on répétoit dans tous les collèges , en l'honneur de Louis XIV , il choisit pour sujet *La conquête de la Hollande* par ce monarque. Des fragmens de cet ouvrage de sa jeunesse se trouvent dans le *Conservateur*. Plus pénétré dans la suite de l'importance d'une épopée , il se prépara , avec beaucoup de soin , à la composition de sa *Henriade*. Il étudia dans les auteurs originaux tout ce qui a été écrit sur la Ligue et



l'histoire de ce tems , ou des époques qui s'y rapportent ; il en fit des extraits ou des copies. Il passa ensuite aux Critiques tant anciens que modernes , qui se sont occupés de l'épopée. Il étudia enfin les Poètes épiques de toutes les nations ; et il en traduisit plusieurs fragmens en vers et en prose , surtout d'Homère , de Virgile et du Tasse.

( 20 ) Prévenu d'abord contre la méthode de DUMARSAIS , LEBLANC voulut pourtant la connoître avant de se remettre à professer. Il emprunta son ouvrage , et fut frappé de la clarté des principes ; il en fit l'essai , et fut encore plus surpris du succès. Dès-lors il adopta et suivit constamment la marche de ce Grammairien philosophe. Dévoré du desir d'être utile , LEBLANC trouva encore , au milieu de ses grandes occupations , le tems de composer une grammaire grecque , dans une forme jadis trop généralement employée , et peut être maintenant aussi trop dédaignée : celle des vers techniques.

( 21 ) La surveillance de sa mort , LEBLANC , contre son ordinaire , refusa , avec beaucoup d'humeur , tout ce que son épouse lui présenta. Voyant qu'il faisoit couler ses larmes , il la rappelle , lui demande pardon : *Si tu pouvois connoître , lui dit-il , ce qui m'engage à cette dureté apparente , va , tu serois loin de m'en vouloir. Allons , je ne t'affligerai plus.* — Il essayoit , en marquant ses derniers momens par la mauvaise humeur et la dureté , de diminuer les regrets qu'il alloit exciter : cette attention est peut-être ce que la délicatesse et la sensibilité ont jamais produit de plus généreux.



l'histoire de ce livre, son développement, son  
importance, son rôle, son influence, et le  
point de vue des sciences et de la  
philosophie. Mais la science, dans  
cette science, est la science de la  
science, et la science de la science  
est la science de la science, et la  
science de la science est la science  
de la science, et la science de la  
science est la science de la science.

( 54 ) L'histoire de ce livre, son  
importance, son rôle, son influence, et le  
point de vue des sciences et de la  
philosophie. Mais la science, dans  
cette science, est la science de la  
science, et la science de la science  
est la science de la science, et la  
science de la science est la science  
de la science, et la science de la  
science est la science de la science.



( 55 ) La science de la science, et la  
science de la science est la science  
de la science, et la science de la  
science est la science de la science.  
son importance, son rôle, son influence, et le  
point de vue des sciences et de la  
philosophie. Mais la science, dans  
cette science, est la science de la  
science, et la science de la science  
est la science de la science, et la  
science de la science est la science  
de la science, et la science de la  
science est la science de la science.